Jalin, Alphonse de
Le filleul de Pompignac

LE FILLEUL

DE POMPIGNAC

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 7 mai 1869.

IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

LE FILLEUL
DE POMPIGNAC

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES, EN PROSE

PAR

ALPHONSE DE JALIN

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1869

PERSONNAGES

POMPIGNAC	MM. RAVEL.
DORNAN	LANDROL.
PAUL DORNAN	P. BERTON.
DE FRONTEVILLE	PUJOL.
SAINT-FÉLIX	POREL.
UN DOMESTIQUE	REIMERS.
MARTHE	Mmes PIERSON.
MADAME LOMBARD	RAMELLI.
MADAME DE BUSSY	ANGÉLO.
HERSILIE	MAGNIER.
FLORENCE	DUNOYER.
UNE FEMME DE CHAMBRE	ALEXANDRE.

S'adresser pour la mise en scène à M. Hérold, régisseur au Gymnase.

LE FILLEUL
DE POMPIGNAC

ACTE PREMIER

Salon à la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-ÉLIX, MADAME LOMBARD.

MADAME LOMBARD, à Saint-Élix qui entre.

Bonjour, cousin; je vais bien, vous allez bien, c'est convenu; maintenant, des nouvelles?...

SAINT-ÉLIX.

Je puis tout de même m'asseoir?

MADAME LOMBARD.

Évidemment.

SAINT-ÉLIX.

Et m'essuyer le front?

MADAME LOMBARD.

Vous n'avez pas trouvé de voiture au chemin de fer?

SAINT-ÉLIX.

Vous avez oublié de m'envoyer la vôtre.

MADAME LOMBARD.

Hélas !

SAINT-ÉLIX.

Vous n'en avez pas, et c'est votre désespoir.

MADAME LOMBARD.

Un de mes désespoirs.

SAINT-ÉLIX.

Heureusement que plusieurs désespoirs...

MADAME LOMBARD.

Finissent par faire une espérance.

SAINT-ÉLIX.

Quand on a du caractère.

MADAME LOMBARD.

Et de la patience. Votre front est-il essuyé ? J'attends...

SAINT-ÉLIX.

Quoi ?

MADAME LOMBARD.

Que vous me disiez quelque chose.

SAINT-ÉLIX.

Je vous le dirai toujours trop tôt, ce quelque chose...

MADAME LOMBARD.

Qu'y a-t-il donc ? un malheur ?

SAINT-ÉLIX.

Est-ce que je serais venu si vite sans ça !

MADAME LOMBARD.

Un malheur ? pour vous ? pour moi ? ou pour nous deux ?

SAINT-ÉLIX.

Devinez...

MADAME LOMBARD.

Nous avons perdu notre pauvre oncle Pompignac!

SAINT-ÉLIX.

Si c'est comme ça que vous comprenez le mot malheur, ma belle cousine, nous ne nous entendrons jamais. Il ne s'agit pas de l'oncle Pompignac! Le général...

MADAME LOMBARD, avec effroi.

Il est mort?...

SAINT-ÉLIX.

Allons!... que vous soyez émue à l'idée de la mort de l'oncle Pompignac, dont nous hériterons, passe! mais que vous vous troubliez en pensant à la mort du général, dont nous n'hériterons pas, c'est un luxe de sentiment qui n'a que faire ici...

MADAME LOMBARD.

Mais je l'aime, le général.

SAINT-ÉLIX.

Cousine!...

MADAME LOMBARD.

Que m'importe! je n'ai pas de secrets pour vous.

SAINT-ÉLIX.

Et puis c'est connu de tout le monde.

MADAME LOMBARD.

Mais je suis veuve... Enfin, ce malheur?

SAINT-ÉLIX.

Êtes-vous prête?

MADAME LOMBARD.

Oui...

SAINT-ÉLIX.

Voulez-vous vous tenir à quelque chose?

MADAME LOMBARD.

Allez-donc!

SAINT-ÉLIX.

Y a-t-il de l'eau de Cologne ici, en cas de syncope, ou de l'eau des Carmes, 9, rue Taranne, Boyer, exiger la signature du fabricant...

MADAME LOMBARD.

Mais je meurs...

SAINT-ÉLIX.

Attendez un peu. Il sera temps tout à l'heure; vous y êtes, une, deux, trois; pan! le général veut se marier.

MADAME LOMBARD, avec le plus grand sang-froid.

Eh bien, je le savais.

SAINT-ÉLIX.

Comment, vous le saviez?

MADAME LOMBARD, même jeu.

Parfaitement...

SAINT-ÉLIX.

Et vous savez qui il épouse?

MADAME LOMBARD.

Qui il veut épouser, c'est-à-dire. .

SAINT-ÉLIX.

Nommez-la.

MADAME LOMBARD.

Mademoiselle Marthe Levoyer, et sa tante.

SAINT-ÉLIX.

Comment, et sa tante?

MADAME LOMBARD.

Qui dit l'une, dit l'autre. Elles ne se quittent jamais et, dans le cas où l'une des deux se marierait, il faudrait que le mari épousât l'autre aussi, puisqu'elles n'ont pas de quoi vivre.

SAINT-ÉLIX.

Pas de quoi vivre!

MADAME LOMBARD.

Le père Levoyer était chimiste. Sa fille a une pension de dix-huit cents francs, et sa tante, sœur de son père, qui s'est consacrée à l'orpheline, a deux mille francs de rente de sa mère. Dans un temps comme le nôtre, ce n'est même pas la médiocrité, c'est la misère.

SAINT-ÉLIX.

Mais l'Amour, ce petit dieu malin, qui se plaît à faire des niches à Mars, a inspiré au général de Fronteville une vive passion pour la jeune Marthe, et le fils de Bellone veut brûler ce qui lui reste de poudre sur l'autel de Vénus. C'est bien le moins, quand on a aidé à dépeupler la terre, qu'on aide à la repeupler. Or, le général ayant vingt-cinq mille livres de rentes sans compter son traitement et sa croix, la jeune Marthe Levoyer, devenue baronne de Fronteville, sera parfaitement à son aise, sous sa tante.

MADAME LOMBARD.

Malheureusement, il ne l'épousera pas.

SAINT-ÉLIX.

Il l'épousera...

MADAME LOMBARD.

Non.

SAINT-ÉLIX.

Si.

MADAME LOMBARD.

Non, non, mille fois non!

SAINT-ÉLIX.

Si, si, mille fois si!

MADAME LOMBARD.

Vous voulez m'exaspérer...

SAINT-ÉLIX.

Tout bonnement. Vous êtes sanguine, vous; vous êtes veuve depuis dix ans, ça vous rend violente... Une forte

contrariété pourrait déterminer chez vous une attaque d'apoplexie, et, comme nous sommes tous les deux héritiers de l'oncle Pompignac, si vous mouriez tout à coup, il n'y aurait plus que moi d'héritier, tel est mon calcul...

MADAME LOMBARD.

Vous vous croyez très-spirituel...

SAINT-ÉLIX.

Pour la campagne, c'est tout ce qu'il faut. Enfin, qu'est-ce qui vous fait croire que la jeune Marthe Levoyer ne sera pas épousée par le général baron de Fronteville? Elle est jeune, elle est jolie, elle est aimée, elle est honnête...

MADAME LOMBARD.

Arrêtons-nous ici!

SAINT-ÉLIX.

Une montagne?

MADAME LOMBARD.

Oui.

SAINT-ÉLIX.

Devant lequel de mes participes ou de mes adjectifs se dresse-t-elle?

MADAME LOMBARD.

Devant le dernier...

SAINT-ÉLIX.

L'héroïne n'est pas honnête? Contez-moi ça...

MADAME LOMBARD.

Je connaissais un peu ces dames. C'est même chez moi que le général les a rencontrées.

SAINT-ÉLIX.

C'est toujours ainsi.

MADAME LOMBARD.

On ne se défie jamais assez.

SAINT-ÉLIX.

A qui le dites-vous!

MADAME LOMBARD.

Le général a été assez... simple pour me faire part de son amour et de ses intentions matrimoniales.

SAINT-ÉLIX.

Naïf! naïf! le guerrier!

MADAME LOMBARD.

Alors, je me suis liée davantage avec les demoiselles.

SAINT-ÉLIX.

Et, comme vous les détestiez...

MADAME LOMBARD.

Je suis devenue leur amie.

SAINT-ÉLIX.

Vous les tenez sous votre aile...

MADAME LOMBARD.

Et sous ma main. La tante...

SAINT-ÉLIX.

Très-honnête fille, celle-là.

MADAME LOMBARD.

Si vous voulez : ça m'est égal; du reste, à son âge, ça ne signifie plus rien...

SAINT-ÉLIX.

Quel âge a-t-elle?...

MADAME LOMBARD.

Trente-deux ou trente-trois ans.

SAINT-ÉLIX.

Vous en avez bien quarante et un, vous.

MADAME LOMBARD.

Mais, moi, j'ai été mariée... Or, la tante, mademoiselle Her-

silie Levoyer, honnête si vous voulez, est la créature la plus distraite du monde, elle n'a donc jamais vu ce qui se passait à côté d'elle.

SAINT-ÉLIX.

Et Marthe?

MADAME LOMBARD.

A eu une aventure.

SAINT-ÉLIX.

Mettons un accident.

MADAME LOMBARD.

C'est trop. Il n'y a qu'aventure; mais il y a eu rendez-vous et correspondance.

SAINT-ÉLIX.

Qui vous a dit cela?

MADAME LOMBARD.

Elle-même. J'ai gagné sa confiance.

SAINT-ÉLIX.

A quel jeu?

MADAME LOMBARD.

A un jeu où je vous en remontrerais, mon cousin. J'ai invité ces deux jeunesses à venir passer quelque temps ici...

SAINT-ÉLIX.

Et vous avez lu les lettres?...

MADAME LOMBARD.

Quelques-unes...

SAINT-ÉLIX.

Compromettantes?...

MADAME LOMBARD.

Respectueuses, sentimentales, élégiaques, passionnées, éloquentes quelquefois. Ah! il y a des femmes qui ont du bonheur.

SAINT-ÉLIX.

Et vous avez été de ces femmes-là.

MADAME LOMBARD.

Moi !

SAINT-ÉLIX.

N'avez-vous pas été aimée ?

MADAME LOMBARD.

Mon mari ne pensait guère à ça.

SAINT-ÉLIX.

Mais les autres personnes ?...

MADAME LOMBARD, *avec dignité.*

Mon cousin !... *(Changeant de ton.)* Croyez-vous donc que je ne sois occupée que de moi dans cette circonstance ? J'ai à cœur le bonheur du général autant que mon intérêt. Voyons ! Est-ce qu'un homme de quarante-huit ans, supposons même que la jeune fille soit irréprochable, doit épouser une fille de vingt ans ?

SAINT-ÉLIX.

Il vaut mieux qu'il en épouse deux.

MADAME LOMBARD.

Je ne comprends pas.

SAINT-ÉLIX.

Une femme de quarante et un ans comme vous, ça fait deux jeunes filles de vingt ans, qui en commencent une troisième.

MADAME LOMBARD.

Mais le jeune homme a dû recevoir des lettres, lui aussi.

SAINT-ÉLIX.

Ah ! comme vous suivez bien le fil de votre idée, cousine. Évidemment, le jeune homme a reçu des lettres. Eh bien ?

MADAME LOMBARD.

Eh bien, vous qui êtes un homme, il faut vous lier avec lui, et vous aurez facilement connaissance de leur contenu.

SAINT-ÉLIX.

Ah ! vous croyez que ça se fait tacitement?

MADAME LOMBARD.

Tous les hommes sont des vaniteux et des bavards.

SAINT-ÉLIX.

Peut-on dire ça! C'est par des femmes que j'ai appris tout ce que je sais sur vous.

MADAME LOMBARD.

Oh!... S'ils s'écrivaient encore!...

SAINT-ÉLIX.

Intercepter?...

MADAME LOMBARD.

Ah ! Dieu ! impossible !... Ils ne s'écrivent plus.

SAINT-ÉLIX.

C'est rompu, alors?

MADAME LOMBARD.

Oui... depuis une dernière lettre où il avouait qu'il était indigne d'elle, elle n'a plus entendu parler de lui.

SAINT-ÉLIX.

Il y a longtemps?

MADAME LOMBARD.

Il y a six mois.

SAINT-ÉLIX.

Désespoir?

MADAME LOMBARD.

Naturellement.

SAINT-ÉLIX.

Et aujourd'hui ?

MADAME LOMBARD.

Mélancolie !

SAINT-ÉLIX.

C'est-à-dire bonnes dispositions pour en épouser un autre.

MADAME LOMBARD.

Voilà...

SAINT-ÉLIX.

Et connaît-elle les projets du général?

MADAME LOMBARD.

Pas encore; mais ça ne tardera pas. Le général m'a écrit hier pour que je sonde le terrain.

SAINT-ÉLIX.

Et vous allez vous acquitter de la mission?

MADAME LOMBARD.

Parfaitement.

SAINT-ÉLIX.

Et si elle consent?

MADAME LOMBARD.

Nous ferons donner la réserve.

SAINT-ÉLIX.

C'est-à-dire l'aventure. Les lettres étaient-elles signées?

MADAME LOMBARD.

Du nom de baptême et du nom de famille.

SAINT-ÉLIX.

Qui sont?...

MADAME LOMBARD.

Paul Dornan...

SAINT-ÉLIX.

Paul Dornan, dites-vous?

MADAME LOMBARD.

Oui.

SAINT-ÉLIX.

Avec ou sans apostrophe?

MADAME LOMBARD.

Sans apostrophe.

SAINT-ÉLIX.

Parfait! Admirable! Coup double! Providence! Hasard! Dieux propices!

MADAME LOMBARD.

Qu'est-ce qui vous prend?

SAINT-ÉLIX.

Autre histoire qui va se souder à celle-ci, et que je vous aurais déjà racontée, si vous n'aviez pas parlé tout le temps. Mon oncle...

MADAME LOMBARD.

Pompignac?

SAINT-ÉLIX.

Naturellement.

MADAME LOMBARD.

Notre oncle, alors, puisqu'il est à nous deux. Eh bien?

SAINT-ÉLIX.

Savez-vous ce qu'il fait? Il se ruine.

MADAME LOMBARD.

Ah! mon Dieu! pour une femme?

SAINT-ÉLIX.

Pour un homme, un filleul; saviez-vous qu'il avait un filleul?

MADAME LOMBARD.

Non.

SAINT-ÉLIX.

Ni moi non plus, je ne le savais pas. Je l'ai appris. S'il vous pousse tout à coup un filleul quand vous avez soixante-deux ans, c'est que vous l'avez planté quand vous étiez jeune. Nous savons ce que ça veut dire. Eh bien, notre oncle a un filleul, mauvais sujet s'il en fut, à qui il donne son argent, notre argent, et qui n'est autre que votre Paul Dornan, sans apostrophe.

MADAME LOMBARD.

Est-ce possible! Alors, nos intérêts sont liés.

SAINT-ÉLIX.

Parfaitement... et tous les soirs, après mon bureau, et tous

les jours de fête je ne m occuperai que d'eux, de nos intérêts. Il faut ou que le filleul vous débarrasse de la jeune fille, ou que la jeune fille me débarrasse du filleul.

MADAME LOMBARD.

Vous dînez avec nous... J'ai le général ce soir.

SAINT-ÉLIX.

Impossible... Je dîne chez mon chef de division. Ne pas oublier l'avancement et les gratifications! Mais je viendrai demain aux nouvelles... Moi, j'adore les intrigues... Quel diplomate j'aurais fait!

MADAME LOMBARD.

Voici ces dames.

SCÈNE II.

Les Mêmes, MARTHE, MADEMOISELLE HERSILIE.

MADAME LOMBARD, à Marthe.

Ma chère enfant, je vous présente mon cousin, M. Cyprien de Saint-Élix, employé au ministère de l'intérieur, célibataire. Il faut savoir ces choses-là, quand on est à marier, comme vous. On ne sait pas ce qui peut arriver. (A Saint-Élix.) Mademoiselle Marthe Levoyer; mademoiselle Hersilie Levoyer.

SAINT-ÉLIX, à madame Lombard.

Elle est charmante.

MADAME LOMBARD.

Marthe, mon cousin me dit déjà tout bas que vous êtes charmante.

MARTHE.

Ce qui n'est dangereux ni pour monsieur ni pour moi.

SAINT-ÉLIX.

Pourquoi, mademoiselle?

MARTHE.

Parce que, comme on dit vulgairement, je suis du bois dont on fait les vieilles filles.

SAINT-ÉLIX.

Dites du marbre dont on fait les jolies femmes. (A part.) Ça n'a aucun sens, mais il ne faut jamais rester court.

MADEMOISELLE HERSILIE, à Marthe.

Je crois qu'il est bête, ce jeune homme.

MARTHE.

Il n'est peut-être que mal élevé.

HERSILIE.

C'est possible...

SAINT-ÉLIX, à madame Lombard.

A bientôt, cousine. (Il lui baise la main.) Mesdames .. (Il salue cérémonieusement et sort.)

HERSILIE.

Bon, j'ai oublié mon ouvrage... (Elle sort d'un côté pendant que Saint-Élix sort par le fond.)

SCÈNE III.

MADAME LOMBARD, MARTHE, puis MADEMOISELLE HERSILIE.

MADAME LOMBARD.

Avez-vous fait une bonne promenade?

MARTHE.

Très-bonne, madame, je vous remercie.

MADAME LOMBARD.

Alors, asseyez-vous, pour vous reposer d'abord, ensuite pour que je vous fasse une communication importante.

MARTHE.

A moi?

MADAME LOMBARD.

A vous... quand votre tante sera là...

MARTHE.

Elle a déjà disparu.

HERSILIE, entrant.

Me voilà, me voilà, j'avais oublié ma tapisserie. (Elle est jolie; mais elle est coiffée avec un rouleau de chaque côté, les cheveux plats, un bonnet, une robe sombre, d'une façon d'il y a quinze ans.)

MARTHE.

Ma tante, madame Lombard a une communication grave à nous faire.

HERSILIE.

Tant mieux. J'adore les choses graves, moi... Je suis tout oreilles...

MADAME LOMBARD.

Il s'agirait de mariage.

HERSILIE.

Pour qui? Pour Marthe ou pour moi?

MADAME LOMBARD.

Pour mademoiselle Marthe.

HERSILIE.

Qu'est-ce que les hommes ont donc de vouloir toujours épouser les jeunes filles plutôt que les autres... De mon temps ce n'était pas comme ça, probablement, puisque personne n'a voulu m'épouser.

MADAME LOMBARD.

Personne?

HERSILIE.

Oh! ce qui s'appelle personne.

MADAME LOMBARD.

Et vous?

HERSILIE.

Moi, j'ai eu ma petite amourette, comme toutes les petites filles.

MARTHE.

Tu ne m'as jamais conté ça.

HERSILIE.

Je n'y aurai pas pensé.

MARTHE.

Pour qui était-ce?

HERSILIE.

Pour un élève de mon frère, un Allemand, qui était venu faire ses études en France. Il était grand et blond, un peu triste. Il lisait très-bien. Il nous traduisait le soir, à la veillée, les drames de Schiller qu'il aimait passionnément. Il m'avait surnommée Louisa Miller. Il me trouvait très-jolie. Quelquefois, pendant qu'il faisait des expériences avec mon frère, je lui jouais du Mozart ou du Schubert. Un soir, nous étions seuls, il s'approcha de moi. « Vous m'aimez, me dit-il, je le sens. — Oui. — Moi aussi, je vous aime; voulez-vous être ma femme? — Je le veux bien... — Je vais retourner dans mon pays, et, dans trois mois, je reviens avec ma mère et je vous épouse. Chez nous, ajouta-t-il, cela se fait ainsi, tout simplement : nous sommes fiancés. » Et il m'embrassa sur le front. — Le lendemain, il partait. Je ne l'ai jamais revu. Il était riche et de grande famille, ce que j'ignorais. Sa mère s'opposa formellement à notre union. Il n'a pas eu le courage de lui désobéir. Il a eu raison. C'est elle qui a eu tort de me condamner sans me connaître, car j'aurais fait une bonne femme, et je l'aurais rendu heureux, je le crois du moins. Son petit nom était Karl.

MADAME LOMBARD, *avec curiosité.*

Et son nom de famille?

HERSILIE, *avec dignité.*

Je l'ai oublié...

MARTHE.

Qu'est-il devenu?

HERSILIE.

Je l'ignore, il m'a envoyé un de ses amis m'expliquer ce qui s'était passé entre sa mère et me redemander sa parole que je lui ai rendue. Trois ans plus tard, j'ai reçu de lui une lettre.

MADAME LOMBARD.

Qui vous disait?

HERSILIE.

Je n'en sais rien. J'ai reconnu tout de suite l'écriture ; alors, je ne l'ai pas ouverte. A quoi bon?

MARTHE.

Tu l'as déchirée?

HERSILIE.

Oui.

MARTHE, *avec un sourire triste.*

Eh bien, nous n'avons pas de bonheur avec nos amoureux, ma pauvre chère mignonne. Ils nous écrivent et ils s'en vont.

HERSILIE.

C'est l'histoire de toutes les filles sans fortune, ma chérie... On les aime quelquefois très-sincèrement, mais on ne les épouse pas. Bien heureuses, quand, comme pour toi et moi, ce n'est qu'un roman par lettres.

MADAME LOMBARD, *à Marthe.*

Votre tante sait donc...?

MARTHE.

Je ne suis pas aussi distraite qu'elle, moi, et il y a longtemps que je lui ai tout raconté, comme à vous, chère madame.

MADAME LOMBARD.

Mais, comme elle, sans doute, vous vous en tenez à ce premier amour?

MARTHE.

Non, madame, et, s'il se rencontre un homme assez bon et

assez brave pour épouser une pauvre fille comme moi, je ne sais pas pourquoi je ne l'épouserais pas.

MADAME LOMBARD.

Alors, vous n'aimez plus M. Dornan?

MARTHE.

Je n'en sais rien, mais je me crois incapable d'aimer une personne que je n'estimerais pas; et je crois bien que je n'estime plus M. Dornan. Du reste, il s'est rendu justice en se reconnaissant indigne de moi.

MADAME LOMBARD.

Vous ne m'avez donc pas tout dit?

MARTHE.

Non, madame, je vous ai caché ce que je lui pardonne.

HERSILIE.

Bien parlé, mignonne! Et maintenant, le nom de notre prétendant?

MADAME LOMBARD.

Le général de Fronteville.

HERSILIE.

Tiens! je m'en doutais.

MARTHE.

Le général! Le général veut faire de moi sa femme?

MADAME LOMBARD.

Oui.

MARTHE.

Et il vous a chargée, madame, de sa demande?

MADAME LOMBARD.

Il m'en a chargée.

MARTHE.

Officiellement?

MADAME LOMBARD.

Officiellement.

MARTHE.

C'est un grand honneur qu'il me fait...

MADAME LOMBARD.

Mais que vous refusez?

MARTHE.

Que je n'accepte ni ne refuse. Ma réponse dépend...

MADAME LOMBARD.

De quoi?

MARTHE.

De la conversation que j'aurai avec le général.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le général de Fronteville.

MADAME LOMBARD.

Alors, vous allez savoir tout de suite à quoi vous en tenir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, il salue.

Mesdames...

MADAME LOMBARD.

Général, nous parlions de vous à l'instant et vous devinez de quoi il était question entre mademoiselle et moi. Maintenant que j'ai rempli consciencieusement mon mandat d'ambassadeur, il ne me reste plus qu'à laisser les deux puissances s'entendre ensemble; nous nous retirons.

MARTHE, à Hersilie.

Apporte-moi la petite boîte qui est sur la cheminée...

HERSILIE.

Oui. Tu ne sais pas ce que j'ai fait de ma laine rouge?

Impossible de la retrouver. (Elle sort avec madame Lombard en regardant derrière elle si elle voit sa laine.)

SCÈNE V.

LE GÉNÉRAL, MARTHE, puis HERSILIE.

MARTHE, tendant la main au général.

Quoi qu'il doive résulter de cet entretien, général, laissez-moi vous donner la main, comme un homme à un homme, et vous dire combien je suis touchée de votre honorable proposition.

LE GÉNÉRAL, avec émotion.

Voilà un mouvement, mademoiselle, qui prouve que vous êtes bien la personne devinée, et la seule à laquelle je veuille et doive consacrer ma vie. Si vous devez repousser ma proposition, ne me le dites pas tout de suite, vous me feriez trop de chagrin, car, si ridicules que soient ces trois mots : « Je vous aime, » quand ils sont prononcés par un homme de mon âge, je ne puis m'empêcher de vous les dire en ajoutant : Comme je n'ai jamais aimé !

MARTHE.

L'expression d'un sentiment sincère et loyal n'est jamais ridicule, sur tout de la part d'un homme de votre valeur. J'ajouterai, moi aussi, qu'il faut être un homme supérieur pour penser à donner son nom et sa fortune, c'est-à-dire gloire et sécurité, à une pauvre fille comme moi. Il faut aussi, permettez-moi de vous le dire, que cette fille soit bien sûre d'elle pour les accepter franchement, sans calcul et sans crainte.

LE GÉNÉRAL, avec joie.

Ainsi, vous acceptez ?

MARTHE.

Écoutez-moi jusqu'au bout, général, et si, ma confession faite...

LE GÉNÉRAL.

Une confession ?

MARTHE.

Mettons une confidence, est-ce trop ? et si, ma confidence faite, vous voyez vos idées se modifier en ce qui me regarde, vous me le direz franchement, et vous resterez mon ami, n'est-ce pas ?

LE GÉNÉRAL.

Parlez.

HERSILIE, rentrant.

Voici ta boîte ; mais je ne trouve pas ma laine rouge.

MARTHE, l'embrassant.

Merci... (Hersilie sort.)

MARTHE, reprenant.

Il y a une grande différence d'âge entre nous, général... Vous avez quarante-huit ans, je crois. J'en ai vingt. Vous pourriez être mon père, si l'on s'en tenait au seul calcul des années. Heureusement que, dans la vie des femmes comme dans la vie des militaires, les campagnes comptent double, et depuis ma naissance, je lutte contre le malheur, cela me fait bien près de quarante ans. (Avec un sourire.) Nous sommes du même âge.

LE GÉNÉRAL, avec tendresse.

Comme vous dites bien ces choses-là.

MARTHE.

Il faut donc, général, vous contenter des seuls sentiments que peut encore éprouver une vieille femme comme moi, car une femme de quarante ans est plus vieille qu'un homme de quarante-huit. Ces sentiments sont l'estime, le dévouement, la tendresse.

LE GÉNÉRAL, avec un peu de tristesse.

Tout ce qui n'est pas l'amour enfin. Je vous comprends, mon enfant, et je sais gré de la délicatesse.

MARTHE.

Vous ne me comprenez pas, général. J'ai aimé quelqu'un.

LE GÉNÉRAL.

Vous ?

MARTHE.

Oui.

LE GÉNÉRAL, avec emportement.

Un misérable, alors ! car un homme aimé de vous, qui n'a pas fait de vous sa femme, ne peut être...

MARTHE.

Qu'un jeune homme qui n'a su résister à ses sentiments que lorsqu'il a fallu les prouver. Ne l'accusons pas... Ne me disiez-vous pas tout à l'heure que vous m'aimiez comme vous n'avez jamais aimé ? D'un mot, vous immolez tous vos souvenirs d'autrefois. Il est jeune, je suis dans les amours qu'il immolera plus tard. En somme, je suis sa débitrice. Une aventure presque romanesque : une excursion dans les Pyrénées, un faux pas en allant à la Picade, une mort certaine, si ce touriste ne s'était pas trouvé là... Évanouissement, larmes de ma bonne et chère tante... Retour à la vie sous les yeux de mon sauveur. Voilà le commencement. Nous sommes honnêtes et pauvres, voilà la fin. Il n'aura sans doute pas eu le courage de se charger de ma vie matérielle qui est pourtant bien peu de chose, car je ne crois pas que, mariée, je dépenserai plus pour ma part que la modeste rente qui m'a toujours suffi. Notre correspondance a duré trois mois. Je ne puis pas vous montrer les lettres que je lui ai écrites, à moins que vous n'exigiez que je les lui redemande. (Montrant la boîte apportée par Hersilie et l'ouvrant.) Voici les siennes. (Elle prend un paquet de lettres.) Lisez-les, général.

LE GÉNÉRAL, les prenant.

Si je vous demandais la permission de déchirer ces lettres sans les lire ?

MARTHE.

Déchirez-les.

LE GÉNÉRAL.

Non, les voici. (Il les lui rend.) Tout m'est sacré qui a été touché par vous.

MARTHE.

C'est donc à moi de détruire le passé. (Elle déchire les lettres et en jette les morceaux au foyer.)

LE GÉNÉRAL.

Merci. (Il va vers elle.) Mademoiselle Marthe, j'ai l'honneur de vous demander votre main.

MARTHE.

La voici, général.

LE GÉNÉRAL, lui baisant la main.

Je suis le plus heureux des hommes !

POMPIGNAC, entrant. Au général.

Enfin, je te trouve !...

LE GÉNÉRAL.

Ah ! que tu arrives bien !

POMPIGNAC, saluant Marthe.

Mademoiselle.

MARTHE, saluant.

Monsieur...

LE GÉNÉRAL.

Embrasse-la.

POMPIGNAC.

Qui ?

LE GÉNÉRAL.

Mademoiselle Marthe Levoyer.

POMPIGNAC.

Mais ça ne l'amusera pas du tout.

LE GÉNÉRAL.

Il faut bien qu'elle s'y habitue, tu l'embrasseras si souvent dans l'avenir. Je te présente madame la baronne de Fronteville. — Marthe, je vous présente mon plus ancien et mon meilleur ami, qui sera mon témoin, dans trois semaines, dans quinze jours si vous consentez aux dispenses.

MARTHE.

Dans quinze jours. (Elle tend son front à Pompignac qui l'embrasse.)

POMPIGNAC, l'embrassant encore.

Soyez tranquille, je n'en abuserai pas.

MARTHE.

Je vous laisse, général; monsieur arrive comme quelqu'un qui a quelque chose à vous dire. (Elle tend la main au général et sort.)

SCÈNE VI.

POMPIGNAC, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce que tu as à me dire?

POMPIGNAC.

J'ai su chez toi que tu étais ici. Je suis accouru. Je ne croyais pas te déranger, car je t'ai dérangé.

LE GÉNÉRAL.

Non, tu es toujours le bienvenu. De quoi s'agit-il?

POMPIGNAC.

As-tu quarante mille francs?

LE GÉNÉRAL.

Oui, je les ai.

POMPIGNAC.

Donne-les-moi.

LE GÉNÉRAL.

Tu as besoin d'argent, mon pauvre ami; prends ce qu'il te faut dans l'argent que tu as à moi.

POMPIGNAC.

Es-tu fou? ce n'est pas pour moi.

LE GÉNÉRAL.

Pour qui donc?

POMPIGNAC.

Pour monsieur mon filleul.

LE GÉNÉRAL.

Quarante mille francs!

POMPIGNAC.

Tout rond.

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce qu'il a encore fait?

POMPIGNAC.

Je n'en sais rien, mais il paraît que c'est grave.

LE GÉNÉRAL.

L'année dernière aussi, c'était grave. J'ai donné vingt mille francs. Il était convenu qu'on ne me redemanderait jamais rien. Restons dans nos conventions. Il me ruinerait, ton filleul.

POMPIGNAC.

Il y va de son honneur.

LE GÉNÉRAL.

Il y va de mon bonheur à moi. Je me marie. J'épouse une fille que j'aime, sans fortune. Je ne suis pas millionnaire. Je veux qu'elle soit heureuse. Depuis un quart d'heure, mon bien ne m'appartient plus. Je ne le connais pas, moi, ton filleul.

POMPIGNAC.

Parce que tu n'as jamais voulu le connaître.

LE GÉNÉRAL.

Et j'ai aussi bien fait. Je ne lui dois rien, après tout.

POMPIGNAC.

Heu ! heu !

LE GÉNÉRAL.

Adresse-toi à son père.

POMPIGNAC.

C'est toi.

LE GÉNÉRAL, avec mauvaise humeur.

C'est moi ! c'est moi !

POMPIGNAC.

Si ce n'est plus toi, dis-le. Tu m'as dit jadis : « Mon petit Pompignac, sois le parrain de cet enfant, c'est mon fils. Le mari de sa mère ne se doute de rien. Si jamais l'enfant a besoin de quelque chose, il peut compter sur moi. Tu seras l'intermédiaire. Sa mère est la seule femme que j'aie aimée. » J'ai remarqué, du reste, car voilà longtemps que je te connais, j'ai remarqué que la femme que tu aimais était toujours la seule femme que tu eusses aimée. Enfin... tu es reparti pour l'Afrique, laissant la France avec un Français de plus. La mère est morte, de chagrin, disent les uns, d'une fluxion de poitrine, disent les autres. Le mari a élevé l'enfant. L'enfant est grand maintenant. Il fait ses farces... Bon chien chasse de race... C'est tout ton portrait, au moral surtout, car au physique il ressemble plus à sa mère qu'à toi... Pauvre créature! et comme elle t'aimait! c'était moi qui t'avais présenté à elle... Un joli coup que j'ai fait là... L'uniforme, crac! En un clin d'œil, madame est prise. Il faut avouer que le mari n'avait pas un extérieur bien séduisant. Tu n'as jamais voulu voir son fils, ton fils, votre fils enfin. Tu craignais de t'attendrir; car tu es sentimental au fond... Il y a en toi du guerrier troubadour, mon bon, et tu aurais une guitare pour faire pendant à ton sabre, que tu ne ferais

que ton devoir. On serait prévenu, au moins. Veux-tu donner les quarante mille francs ?

LE GÉNÉRAL.

Ses folies de jeunesse m'ont déjà coûté vingt mille francs, c'est bien joli... Si j'avais encore vingt-trois ans, je donnerais vingt mille francs pour faire un compte rond.

POMPIGNAC.

Il en faut quarante mille.

LE GÉNÉRAL.

Alors, je ne donnerai rien.

POMPIGNAC.

N'en parlons plus... Je vais porter ta réponse.

MADAME LOMBARD, entrant.

Comment, mon cher oncle, c'est vous! vous nous restez?

POMPIGNAC.

Non, ma nièce. Je n'ai que le temps de retourner à Paris, pour une affaire importante... Bonjour. (Au général, bas.) Une fois, deux fois, trois fois ?

LE GÉNÉRAL.

Rien.

MADAME LOMBARD, à part.

Qu'est-ce qu'ils ont ensemble?

POMPIGNAC, regardant sa montre.

Cinq heures moins dix, j'ai le temps bien juste, adieu.

LE GÉNÉRAL.

J'irai te voir demain et te demander tes conseils.

POMPIGNAC.

Pour ?

LE GÉNÉRAL.

Pour mon contrat.

POMPIGNAC.

A ton service. Je t'attendrai pour déjeuner... A demain... — Bonjour, ma nièce. (Il sort.)

HERSILIE, entrant avec Marthe.

Général, Marthe vient de me dire...

LE GÉNÉRAL.

Oui, mademoiselle, nous voilà parents.

MADAME LOMBARD, à part.

Oh! pas encore.

MARTHE, à madame Lombard.

Votre maison m'a porté bonheur.

MADAME LOMBARD, l'embrassant.

Chère petite!

HERSILIE, trouvant sa laine.

Ah! voilà ma laine rouge. Je savais bien que je l'avais laissée ici...

ACTE DEUXIÈME

Chez Pompignac. Cabinet de collectionneur, dessins, gravures, porcelaines, meubles de toutes les époques ; le tout bien soigné.

SCÈNE PREMIÈRE.

POMPIGNAC, FLORENCE.

POMPIGNAC.

Vous entendez?

FLORENCE.

Oui, monsieur.

POMPIGNAC.

Une omelette.

FLORENCE.

Aux tomates.

POMPIGNAC.

Des filets.

FLORENCE.

Béarnaise.

POMPIGNAC.

Un pâté.

FLORENCE.

De perdreaux.

POMPIGNAC.

Une salade.

FLORENCE.

De légumes.

POMPIGNAC.

Du fromage.

FLORENCE.

De Brie.

POMPIGNAC.

Dessert.

FLORENCE.

Poires, pêches, raisins.

POMPIGNAC.

A onze heures précises.

FLORENCE.

Précises. Combien de couverts?

POMPIGNAC.

Deux.

FLORENCE.

Et ne laisser entrer personne pendant le repas?

POMPIGNAC.

Naturellement.

FLORENCE.

Faudra-t-il payer la voiture de la dame?

POMPIGNAC.

Quelle dame?

FLORENCE.

La dame qui déjeune avec monsieur.

POMPIGNAC.

C'est un homme; est-ce que je reçois des femmes?

FLORENCE.

Il en est venu une, il y a deux jours.

POMPIGNAC.

C'est ma nièce.

FLORENCE.

Monsieur a des parents?

POMPIGNAC.

Est-ce que tu n'en as pas, toi?

FLORENCE.

Si; mais, moi, je suis...

POMPIGNAC.

Toi, tu es jeune, et moi, je suis vieux; alors, tu as des parents vieux, et moi, j'ai des parents jeunes. Veille à ta cuisine et fais bien ton service. Je ne te dis que ça. Ah! Florence, voilà huit jours que tu es chez moi et tu te demandes sans doute pourquoi je prends une jeune et jolie cuisinière comme toi, à mon âge... Si tu te figures que je suis un vieil imbécile, ou un vieux polisson, et que je veux chanter avec toi les chansons de Panard ou de Béranger, tu n'y es pas du tout. Je t'ai prise parce qu'il me déplaît d'être servi par un homme, qui sent la pipe, qui a les mains sales et qui fait du bruit. J'aime la jeunesse, la gaieté, les jolis visages, et je veux que ma cuisinière soit aussi appétissante que ma cuisine. Quant à mes petites affaires, tu n'en sauras jamais rien que ce que je voudrai bien t'en dire. J'ai une santé de fer, je n'ai jamais été malade, je vivrai encore vingt ans; je me lève à six heures, ainsi que tu as pu voir, été comme hiver; je n'ai ni goutte ni rhumatismes, il n'y a donc pas à essayer de me prendre par les tisanes, cataplasmes et autres dorloteries; si tu es là quand je mourrai, tu auras une bonne somme; si tu n'y es pas, ça sera pour une autre. Si tu as un amoureux, ne te gêne pas, je ne suis pas jaloux, seulement je ne veux pas le voir ici; si tu l'épouses, je te mets à la porte. Je n'aime pas les ménages chez moi. Tu comprends bien tout cela. C'est clair comme du cristal. Ah! autre chose... J'ai un neveu et une nièce, qui ne seraient pas fâchés de savoir ce que je fais, ce que je possède, qui je reçois et chez qui je vais; ils essayeront de te faire parler. Parle si c'est ton idée, et dis-leur tout ce

que tu sauras et même ce que tu ne sauras pas, si ça peut te rapporter quelque chose; mais j'en doute, ils sont serrés. Fais danser l'anse du panier de manière que je ne m'en aperçoive pas trop. Je te préviens seulement que je sais le prix de tout. Je te dis *tu,* parce que ça m'est commode; dans le cas où ça te choquerait, je te dirais *vous*. Enfin, tâche de vivre en bonne intelligence avec la femme de charge, qui est d'ailleurs une bonne fille. Je tenais à te raconter tout cela pour que tu ne perdes pas ton temps à me surveiller, à me questionner et à m'ennuyer, tu n'y gagnerais rien. Maintenant que tu es renseignée, va à ta cuisine, ma mignonne, et sois exacte. On n'attend jamais personne ici pour les repas. Déjeuner à onze heures, dîner à sept heures précises. Manger n'empêche pas d'attendre, attendre empêche de manger... Bonjour.

FLORENCE, en sortant.

C'est un malin. (Elle sort au moment où le général entre par la porte du fond.)

SCÈNE II.

LE GÉNÉRAL, POMPIGNAC.

POMPIGNAC.

Toujours exact!

LE GÉNÉRAL.

Un amoureux.

POMPIGNAC.

Ça dure encore?...

LE GÉNÉRAL.

Tu voudrais que j'eusse changé depuis hier?

POMPIGNAC.

Ça ne m'étonnerait pas, tu as changé si souvent.

LE GÉNÉRAL.

Et toi, vieux moraliste, tu sais ce qu'a dit la Rochefoucauld : « Les vieillards... »

POMPIGNAC.

Je sais tout ce qu'on a dit depuis que le monde existe.

LE GÉNÉRAL.

Tu es fort!...

POMPIGNAC.

On a dit cinq ou six choses vraies, au commencement, tout au commencement. Les autres les ont répétées, chacun dans sa langue, et ça n'a servi à rien, de rien même, pour parler français. Ainsi, une des plus grandes vérités qui aient été dites est celle-ci :

A jeune femme
Il faut jeune mari!

sur l'air du *Sire de Framboisy*. Eh bien, j'aurais beau te répéter ça, tu n'en épouserais pas moins mademoiselle Marthe, qui a vingt-huit ans de moins que toi ; aussi je ne te le dis pas.

LE GÉNÉRAL.

Je t'ai vu amoureux, il y a dix ans.

POMPIGNAC.

Moi?

LE GÉNÉRAL.

Et tu avais déjà cinquante-deux ans, alors...

POMPIGNAC.

Mais, moi, j'étais amoureux comme on doit l'être à cet âge-là. C'est justement parce que j'ai eu des passions quand il fallait les avoir, que je les ai mises de côté, quand elles m'auraient rendu ridicule, ou impotent. La personne dont tu parles se nommait Georgina, n'est-ce pas?

LE GÉNÉRAL.

Oui, elle était charmante.

POMPIGNAC.

Brune, avec des yeux bleus. (Il fouille dans un tiroir.) Ç'a été la dernière, écoute-moi ça.

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce que c'est?

POMPIGNAC, dépliant une lettre.

C'est une de ses lettres.

LE GÉNÉRAL.

Tu les a gardées?

POMPIGNAC.

J'ai gardé toutes les lettres qu'on m'a écrites. Tu sais bien que je suis un collectionneur. (Lisant.) « Mon petit loulou, j'ai un aveu bien pénible à te faire. Je t'ai trompé hier pour un officier de turcos. Je t'assure que ce n'est pas ma faute. On a abusé de mon inexpérience. On m'a fait boire du vin de Champagne. J'aime mieux que tu le saches, pour que tu n'aies jamais rien à me reprocher, et j'aime mieux te l'écrire pour éviter une explication verbale; ne me réponds pas. J'irai dîner demain chez toi. S'il y a du homard, c'est que tu m'auras pardonné. — Ta GEORGINA pour la vie. » Eh bien, elle est venue, et il y a eu du homard.

LE GÉNÉRAL.

Ce qui veut dire?

POMPIGNAC.

Ce qui veut dire, cher ami, que l'homme doit se marier de vingt-cinq à trente ans, dans sa jeunesse, dans sa force et dans sa beauté, qu'à cinquante ans il doit avoir de grands enfants, qui soient ses compagnons, ses amis; s'il n'a pu se marier de cette façon, et qu'il ne puisse ou ne sache pas vivre seul, il faut qu'il épouse une veuve, pas ma nièce cependant, malgré le désir qu'elle en a; qu'il devienne le père d'enfants qui ont perdu le leur, et l'ami, le partenaire d'une femme intelligente, qui s'ennuie et qui sait tenir une maison. S'il est un philosophe comme moi, il faut qu'il se contente de l'amitié et que

l'amour ne soit plus pour lui que le refrain d'une vieille chanson, qu'il fredonne de temps en temps, sans se rappeler tous les couplets. Bref, il ne faut pas qu'il demande à être aimé, par une jeune femme, honnête ou non. Il faut qu'il prévoie l'officier de turcos, même s'il est général. L'âge supplée au grade, et le vrai malin, alors, c'est celui qui s'arrange de façon à pouvoir toujours se tirer d'affaires avec un homard.

LE GÉNÉRAL.

Est-ce que l'amour raisonne! D'ailleurs, nous ne nous ressemblons pas, mon vieil ami. J'ai vingt ans, moi. C'est la première fois que mon cœur bat véritablement. Je n'ai pas vécu comme toi dans les facilités et les corruptions de la ville. La guerre a cela de bon que, lorsqu'elle ne tue pas l'homme, elle le fortifie... Voyons, regarde-moi!... Est-ce que j'ai l'air d'avoir quarante-huit ans? Fais-moi venir les jeunes gens de Paris les plus robustes, les plus alertes, je leur tiendrai tête, tant qu'ils voudront et à tout ce qu'ils voudront. Je chasserai tout le jour, je jouerai et boirai toute la nuit, bien que cela ne m'amuse pas, et je ferai une étape de quinze lieues le lendemain.

POMPIGNAC, ironique.

Tu as parfaitement raison. Parlons de tes petites affaires... Tu veux me consulter pour ton contrat?

LE GÉNÉRAL.

Oui... Tu as été premier clerc de notaire.

POMPIGNAC.

J'ai fait un peu de tout.

LE GÉNÉRAL.

J'ai cinq cent mille francs de fortune, tu feras le contrat sous le régime de la communauté au dernier survivant. Seulement, tu partageras mes cinq cent mille francs en deux parts, dont l'une sera apportée par moi, l'autre par ma

femme. As-tu vendu toutes les valeurs que je t'avais confiées ?

POMPIGNAC.

Oui, et tu as les cinq cent mille francs, bien nets, disponibles, au Comptoir d'escompte. Voici ton récépissé et ton carnet de chèques. — Maintenant, parlons de ton fils !

LE GÉNÉRAL.

Comment, de mon fils?...

POMPIGNAC.

Il va venir.

LE GÉNÉRAL.

Ici?

POMPIGNAC.

Ce matin... Je lui ai écrit un mot hier au soir pour lui annoncer que je ne pouvais pas lui donner la somme dont il a besoin, puisque tu la refuses. Dès qu'il aura reçu ma lettre, il accourra. La distribution se fait à neuf heures, il sera ici à dix heures au plus tard. Il est dix heures moins vingt, il va arriver, je te préviens. Veux-tu que je le consigne ?

LE GÉNÉRAL.

C'est peut-être ce qui vaudrait le mieux.

POMPIGNAC.

C'est bien dur.

LE GÉNÉRAL.

Oui, c'est bien dur; cependant, puisque...

POMPIGNAC.

Tu ne l'as jamais vu ?...

LE GÉNÉRAL.

Jamais.

POMPIGNAC.

Je pourrais le recevoir dans la chambre à côté.

LE GÉNÉRAL.

C'est ça, oui, dans la chambre à côté! (Un temps.) En somme, qu'est-ce qu'il fait, ce gaillard-là?

POMPIGNAC.

Rien... Son père a voulu le mettre dans l'industrie, comme il y est lui-même. Ça n'a pas pris. L'influence de Mars le poussait vers le mouvement.

LE GÉNÉRAL.

Il est riche, le père Dornan?

POMPIGNAC.

Riche, riche, non, mais sa maison est honorable et bonne; seulement, il n'a ni le moyen, ni la volonté de payer les folies de Paul.

LE GÉNÉRAL.

As-tu conservé quelques relations avec lui?

POMPIGNAC.

De loin en loin.

LE GÉNÉRAL.

Il ne s'est jamais douté de rien?

POMPIGNAC.

Jamais.

LE GÉNÉRAL.

Il n'était pas fort de notre temps.

POMPIGNAC.

Il n'était que bon!...

LE GÉNÉRAL.

Mais, enfin, le jeune homme n'a donc rien voulu faire?

POMPIGNAC.

Il a essayé de plusieurs choses. Il faisait de la peinture, pas mal du tout. Il a été quelque temps aussi au ministère des affaires étrangères. C'était moi qui l'y avais fait entrer.

Je connais tant de monde. J'espérais lui obtenir un consulat, un bon mariage par là-dessus, son affaire était faite. J'ai fini par m'intéresser à ce garçon, d'abord, parce qu'il est ton fils, et puis il a des qualités au milieu de tous ses défauts.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! vraiment.

POMPIGNAC.

Il a envoyé promener le ministère, et il s'est mis à vivre de cette vie de Paris, qui donne les apparences de la fortune jusqu'à ce que la débâcle arrive ; il a couru les demoiselles, il a joué.

LE GÉNÉRAL.

C'est la faute du père.

POMPIGNAC.

Duquel ?

LE GÉNÉRAL.

Dornan n'avait qu'à le fourrer à Saint-Cyr, à Saumur, ou dans les écoles de commerce.

POMPIGNAC.

Au lieu de cela, il l'aura gâté, que veux-tu ! Il paraît que, quand on a des enfants, on est comme ça...

LE GÉNÉRAL.

Ah ! dis-moi, à propos d'enfants...

POMPIGNAC.

Quoi ?

LE GÉNÉRAL.

J'y pense, il faudrait que, dans mon contrat, il fût bien spécifié que, si nous avons des enfants et que je meure..., je peux être tué...

POMPIGNAC.

Tu ne comptes pas donner ta démission ?

LE GÉNÉRAL.

Non, qu'est-ce que je ferais ? Eh bien, en cas de mort, la

mère serait usufruitière et tutrice jusqu'à la majorité des enfants.

POMPIGNAC.

C'est de droit.

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant.

Le filleul de monsieur demande à parler à monsieur, et, comme ces messieurs ne sont pas encore à table... (Pompignac regarde Fronteville.)

LE GÉNÉRAL, après une seconde de réflexion.

Faites entrer. (Pompignac fait signe à la femme de chambre qu'elle peut laisser entrer Paul.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, PAUL.

POMPIGNAC, au général.

Cher ami, je te présente mon filleul, Paul Dornan. (A Paul.) Le général de Fronteville.

PAUL.

Ah ! monsieur, j'ai entendu parler de vous par mon père, qui m'a dit qu'il vous avait connu, il y a bien longtemps ; et, chaque fois qu'il apprenait, par un journal, votre avancement dans l'armée, il disait : « Ah ! tant mieux, je suis bien content, c'est un brave soldat et un honnête homme. »

LE GÉNÉRAL.

Je suis très-touché de ce souvenir, monsieur, je ne croyais pas que monsieur votre père se souvenait de moi. Nous nous sommes très-peu vus, jadis, au début de ma carrière, quand j'étais en garnison à Metz, qu'il habitait alors...

PAUL.

C'est là qu'il s'est marié et que ma mère est morte. Après la mort de ma mère, mon père est venu se fixer à Paris.

LE GÉNÉRAL.

C'est ainsi que nous nous sommes perdus de vue. Je suis parti pour l'Afrique, que j'ai quittée pour la Crimée, et pour l'Italie, et, tel que vous me voyez...

POMPIGNAC.

Il arrive de Cochinchine.

PAUL.

Eh bien, parrain, à nous deux maintenant. — Vous permettez, général?...

LE GÉNÉRAL.

Faites donc, je vous prie.

PAUL.

Eh bien, mon petit parrain, tu as reçu ma lettre?

POMPIGNAC.

Oui.

PAUL.

Où je te disais que je viendrais ce matin à dix heures.

POMPIGNAC.

Parfaitement.

PAUL.

Et que je comptais sur toi.

POMPIGNAC.

Pour quarante mille francs.

PAUL.

Qu'il me faut absolument.

POMPIGNAC.

Aujourd'hui avant midi. Encore pour cette Valentine!

PAUL.

Non, j'ai rompu avec Valentine, et elle est furieuse... Elle me fera quelque tour... Tu vas me les donner?

POMPIGNAC.

Tu es complétement fou.

PAUL.

Parce que ?

POMPIGNAC.

D'abord, parce que je t'ai répondu qu'il était inutile que tu te dérangeasses.

PAUL.

Oh ! pas d'imparfaits du subjonctif, parrain, ça prend trop de temps. Je n'ai pas reçu ta lettre.

POMPIGNAC.

Allons donc !

PAUL.

Non, je ne suis pas rentré chez moi depuis hier, exprès. Je sais que tu commences toujours par refuser et que tu finis toujours par consentir. J'aime donc mieux éviter le refus et arriver tout de suite au consentement. Je le vois d'ici, le refus ; il est chez moi, sous enveloppe affranchie ; comme c'est commode et économique ces timbres ! il est là sur la table ; levée de huit heures ; passons. Plaisanterie à part, parrain, c'est très-sérieux ; il y va de l'honneur aujourd'hui, ce n'est pas comme les autres fois, car il fait le méchant (S'adressant au général.), monsieur, et il m'a déjà tiré d'affaires souvent.

LE GÉNÉRAL.

Souvent ?

PAUL.

Oui, trois ou quatre fois au moins.

LE GÉNÉRAL.

J'avais cru qu'une fois seulement, il était venu à votre aide pour une somme de vingt mille francs ?

PAUL.

C'est la dernière ; mais la première était de trois, la seconde de cinq, et la troisième de dix.

LE GÉNÉRAL.

La quatrième de vingt, et la cinquième de quarante. De combien sera la sixième? Permettez-moi de vous dire, monsieur, que c'est bien mal reconnaître la bonté, la faiblesse d'un homme qui n'est pas même votre parent et dont la fortune est modeste.

PAUL.

Permettez-moi de vous dire à mon tour, général, que ce n'est pas à vous que j'ai affaire, que je n'ai pas l'honneur de vous connaître et encore moins celui d'être sous vos ordres.

LE GÉNÉRAL.

C'est juste, monsieur.

PAUL.

Eh bien, parrain?

POMPIGNAC.

Eh bien, je suis désolé de te refuser, mon cher enfant; cette fois, c'est impossible. Je n'ai pas la somme que tu me demandes, et, en te donnant ce que je t'ai donné déjà, je t'assure que j'ai fait plus que je ne pouvais.

PAUL.

Ne me donne pas, prête-moi.

POMPIGNAC.

Si j'avais pour un prêt, j'aurais pour un don.

PAUL.

Mon père est riche; un jour, je te rembourserai.

POMPIGNAC.

Impossible.

PAUL.

Ce sera la dernière fois, je te le jure sur ma mère. (Mouvement du général.)

POMPIGNAC, regardant le général, qui fait un signe négatif.

Non.

PAUL, avec un mouvement de colère.

Il me les faut, cependant.

POMPIGNAC.

Qu'est-ce que tu as donc fait?

PAUL.

J'ai joué et j'ai perdu.

POMPIGNAC.

Contre qui?

PAUL.

Contre mon adversaire, parbleu!

POMPIGNAC.

Qu'on nomme?

PAUL.

Le vicomte de Ranet.

LE GÉNÉRAL.

Le vicomte de Ranet!

PAUL.

Vous le connaissez, monsieur?

LE GÉNÉRAL.

Parfaitement, c'est moi qui l'ai expulsé du régiment.

PAUL.

Cela ne me regarde pas.

LE GÉNÉRAL.

Mais cela me regarde, moi.

PAUL.

A quel titre?

LE GÉNÉRAL.

Je suis l'ami de Pompignac; je connais l'état de sa fortune, et je déclare qu'il serait un fou et un sot s'il se ruinait pour payer les escroqueries de ce monsieur; car, si vous avez joué avec le vicomte, vous avez été volé comme les autres.

PAUL.

Je n'ai pas joué, j'ai parié.

LE GÉNÉRAL.

Sur des cartes?

PAUL.

Sur des chevaux.

LE GÉNÉRAL.

C'est insensé, monsieur; on ne risque pas de pareilles sommes quand on n'a pas de fortune.

PAUL.

Hé! c'est justement quand on n'a pas de fortune qu'on joue.

LA FEMME DE CHAMBRE, *entrant.*

M. le vicomte de Ranet.

POMPIGNAC.

Ça se complique.

PAUL.

Qu'est-ce que ça veut dire?

POMPIGNAC.

Faites entrer. *(Bas, au général.)* Eh bien, qu'est-ce que tu penses de ton fils?

LE GÉNÉRAL.

C'est un galopin!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MADAME DE BUSSY, *entrant.*

POMPIGNAC.

Ah! bah!

LE GÉNÉRAL.

Une femme!

PAUL.

Elle!

MADAME DE BUSSY.

Ah! ah! je n'ai pas manqué mon effet; messieurs, je suis toute à vous. Lequel de ces messieurs est M. Paul Dornan?

PAUL.

C'est moi, madame. (A mi-voix.) Vous le savez bien.

MADAME DE BUSSY.

Vous permettez que je m'asseye. (Elle prend un siége.) Je viens de chez vous, monsieur; on m'a dit que vous étiez ici, et, comme je suis un peu pressée, ayant nombre de choses à faire avant mon départ, je me suis permis de me présenter chez monsieur votre oncle, sans doute?

POMPIGNAC.

Parrain.

MADAME DE BUSSY.

Parrain; je vous en fais mon compliment. (Fredonnant.)

Un parrain est un second père
Quand, par hasard, il n'est pas le premier.

Vous m'excuserez, mais entre hommes on ne se gêne pas, et je suis un véritable garçon pour le caractère.

POMPIGNAC.

C'est bien comme cela que je l'entendais...

LE GÉNÉRAL.

Enfin, madame?...

MADAME DE BUSSY.

Vous êtes pressé, monsieur?

LE GÉNÉRAL.

Oui, madame; et je croyais que vous-même, vous aviez dit que vous l'étiez.

MADAME DE BUSSY.

Monsieur est le père?

LE GÉNÉRAL.

Non, madame.

MADAME DE BUSSY.

Il y a cependant quelque chose, un air de famille. (A Paul.) Monsieur, vous devez quarante mille francs à M. de Ranet?

PAUL, troublé.

Oui, madame.

MADAME DE BUSSY.

Le vicomte de Ranet, c'est moi.

PAUL.

Vous, madame!...

MADAME DE BUSSY.

Quand je vous disais que j'étais un garçon.

PAUL.

Je ne vous comprends pas, madame. Le vicomte...

MADAME DE BUSSY.

Votre adversaire direct avait de la barbe, je l'avoue; mais cela ne fait rien à l'affaire. Il n'était que mon représentant, un de mes représentants, car j'en ai plusieurs; vous connaissez son écriture, voici sa procuration. (Elle donne un papier.)

PAUL, lisant.

« Monsieur Paul Dornan peut remettre en toute sécurité à madame la baronne de Bussy la somme de quarante mille francs qu'il me doit. Vicomte DE RANET. » (Parlé.) C'est en règle, madame.

LE GÉNÉRAL.

Voulez-vous me permettre de vous demander, madame, quelle sorte de lien ou d'association existe entre vous et le vicomte, et comment il représente...?

MADAME DE BUSSY.

Ma maison. C'est bien simple, je suis riche, monsieur, on dit même très-riche : ce n'est pourtant pas énorme en réalité, quatre ou cinq millions; mais, à Paris, on exagère tout. J'adore les chevaux et je fais courir. Seulement, je ne fais pas

courir sous mon nom, et, pour une foule de détails, je suis forcée d'avoir recours à des hommes, car je n'ai pas à m'occuper que de mes écuries, et puis je suis forcée de m'absenter quelquefois. J'ai des propriétés dans le Nord qu'il faut que je visite de temps en temps et qui me rapportent beaucoup, par suite d'une combinaison qu'il serait trop long de vous expliquer. J'ai aussi des intérêts dans une grande maison de commerce de Paris; c'est tout un petit gouvernement pour lequel j'ai besoin d'intermédiaires. M. de Ranet est un de ces intermédiaires. Il parie en son nom sur certains chevaux qui sont à moi et dont les chances sont à peu près certaines. Il perd quelquefois; quand il perd, c'est moi qui paye; quand il gagne, c'est moi qui touche, pour des raisons que vous comprendrez tout de suite pour peu que vous connaissiez le vicomte.

LE GÉNÉRAL.

Je le connais.

MADAME DE BUSSY.

Charmant homme!

LE GÉNÉRAL.

Bref?

MADAME DE BUSSY.

Bref, aujourd'hui je fais mes recouvrements. Je suis forcée de partir ce soir pour le Nord et j'ai passé tout à l'heure chez M. Dornan, qui m'avait été recommandé particulièrement par le vicomte, comme un naïf. Le vicomte s'intéresse à vous, jeune homme. Il paraît que vous avez la tête un peu légère, et la bourse comme la tête. Ce n'est pas un déshonneur. Si vous saviez avec quoi j'ai débuté, moi! On ne m'aurait pas avancé vingt francs sur mon capital d'intelligence, qui m'a rapporté cinq millions. Bref, puisque monsieur est pressé, monsieur est militaire, ça se voit tout de suite, habitué aux manœuvres rapides et aux décisions promptes; bref, jeune homme, vous avez été assez inexpérimenté pour parier pour Miss Aurore, contre Trente-et-Quarante. C'est une faute, Miss

Aurore est une bête épuisée, reins mal attachés, jarrets surfaits, tournure factice, mais un bouquet du diable, tandis que l'autre, pas d'apparence, mais un train et un fond d'enfer. Je connais bien les deux bêtes, elles sont à moi toutes les deux. Bref, Trente-et-Quarante a battu Miss Aurore, et vous me devez quarante mille francs.

PAUL, embarrassé.

Alors, vous êtes ma créancière, madame?

MADAME DE BUSSY.

Mon Dieu, oui, et, dans le cas où vous seriez gêné...

PAUL, blessé.

Qui vous dit, madame?

MADAME DE BUSSY.

Oh! pardon, je me connais en hommes et surtout en hommes gênés; vous n'avez pas l'argent que vous me devez, n'y mettez pas d'amour-propre, acceptez mes tempéraments, c'est ce que vous avez de mieux à faire...

LE GÉNÉRAL.

De la part d'une femme, un galant homme n'en accepte pas, et à de certains hommes on ne doit rien. Ce qui veut dire que, lorsqu'on a joué avec de certains individus et qu'on a perdu, on ne les paye pas. M. de Ranet connaissait vos deux chevaux, madame, il savait que Miss Aurore, puisque Miss Aurore il y a, serait battue par Trente-et-Quarante; il jouait donc à coup sûr. M. Paul Dornan ne lui doit rien.

MADAME DE BUSSY.

Et si Trente-et-Quarante s'était dérobé ou abattu et que Miss Aurore fût arrivée seule, M. Dornan aurait-il pris oui ou non l'argent du pari? Laissons ces discussions de côté. Nous saurons à l'avenir que, lorsque monsieur joue, c'est avec l'arrière-pensée de prendre l'argent s'il gagne et de ne pas payer s'il perd. (Elle déchire le billet.) Paul, tu ne me dois plus rien.

LE GÉNÉRAL, se levant et fouillant à sa poche.

Voici vos quarante mille francs, madame. (Il déchire un chèque et le remet à madame de Bussy.)

PAUL, se jetant dans les bras du général.

Ah! monsieur, ma vie est à vous !

MADAME DE BUSSY, mettant tranquillement le chèque dans son portefeuille.

Messieurs, je vous laisse à vos effusions. (Elle salue et sort.)

LE GÉNÉRAL.

Pompignac, accompagne madame de Bussy, c'est toujours une femme.

POMPIGNAC.

Je comprends. (En sortant.) Ils veulent rester seuls. Je vais dire qu'on ne mette pas encore les bifsteks au feu.

SCÈNE V.

LE GÉNÉRAL, PAUL.

PAUL, avec émotion.

Monsieur, je vous dois l'honneur et la vie, car, si je n'avais pu payer cette dette, je me serais tué.

LE GÉNÉRAL.

Alors, vous m'avez quelque obligation?

PAUL.

Il est ridicule de promettre aux gens qui vous rendent service une reconnaissance éternelle; cependant, monsieur, vous devez comprendre quels sentiments subits et définitifs j'éprouve pour vous, qui venez de faire pour moi ce que mon père avait refusé de faire.

LE GÉNÉRAL.

Vous vous êtes donc adressé à lui ?

PAUL.

D'abord, et il m'a repoussé; mais je m'acquitterai envers vous, monsieur. Je viens de recevoir une rude leçon. Je travaillerai et je vous rendrai cette somme.

LE GÉNÉRAL.

Inutile.

PAUL.

Comment, inutile?

LE GÉNÉRAL.

J'en fais mon affaire avec Pompignac; il me rendra cet argent. Il savait que j'avais dans ma poche des valeurs importantes; il m'a fait un signe que j'ai compris, et j'ai donné ce qu'il aurait donné lui-même s'il avait eu l'argent chez lui; vous ne me devez rien.

PAUL.

Non, monsieur; votre mouvement a été spontané; je regardais mon parrain au moment où cette femme parlait, il ne vous a fait aucun signe. C'est bien votre cœur, c'est bien votre dignité d'homme et de soldat qui n'a pas voulu permettre qu'un homme d'honneur fût insulté par une créature de cette espèce, car je suis un honnête homme, monsieur, malgré mes désordres, malgré mes fautes; mais en suis-je bien seul coupable? Je n'aurais jamais fait le mal si on m'avait aimé...

LE GÉNÉRAL.

Votre père ne vous aime donc pas?

PAUL.

Je crois même qu'il me déteste.

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi?

PAUL.

Je n'en sais rien; tant que ma mère a vécu, autant que je puis me le rappeler, car j'avais sept ans quand elle est morte,

tant que ma mère a vécu, mon père m'adorait, et je le vois encore me prenant sur ses genoux, le soir, et jouant avec moi comme s'il eût été un enfant lui-même ; puis, un jour, la maison se tendit de deuil, on m'habilla de noir, mon père devint silencieux et sombre et s'éloigna de moi au moment où j'avais le plus besoin de lui. Deux ou trois fois cependant, il me prit dans ses bras comme par le passé, et me tint embrassé longtemps en pleurant à chaudes larmes !... Pauvre homme !... Un matin, il me déclara qu'il était forcé de partir, qu'il ne pouvait m'emmener, et qu'il allait me mettre au collége. Vous savez ce que ce mot collége a d'effrayant pour un jeune esprit. J'appelai vainement ma mère à mon aide ; ce n'est pas elle qui se serait séparée de moi. Il avait fallu la mort pour qu'elle s'y décidât. (Paul s'interrompt en s'essuyant les yeux.)

LE GÉNÉRAL, avec émotion.

Mon enfant !

PAUL.

J'ai le cœur très-gros, général ; le souvenir de ma mère m'aide à pleurer, cela me fait du bien ; mais tout cela ne vous regarde pas et ne vous intéresse guère.

LE GÉNÉRAL.

Si ! si ! continuez.

PAUL.

Eh bien, on me mit au collége ; j'y restai jusqu'à dix-huit ans ; je n'avais peut-être pas vu mon père dix fois pendant les onze années que je restai dans cette prison, car c'en était une. Seul, mon parrain venait me voir de temps en temps, et je passais mes vacances avec lui, les voyages que mon père faisait pour sa maison de commerce coïncidant toujours avec ces sorties annuelles. Enfin je quittai le collége ; mon père me fit une pension suffisante, j'essayai de plusieurs carrières ; mais les conseils, l'affection, la surveillance, la solidarité de la famille me manquaient. Je fis de mauvaises connaissances en hommes et en femmes, je pris de mauvaises habitudes, je contractai des dettes. Au milieu de tous ces désordres, je de-

vins amoureux d'une belle et honnête jeune fille; elle était pauvre, je n'avais rien, mon père ne voulant rien me donner me força de renoncer à elle, et le désespoir me jeta plus profondément dans cet abîme d'où vous venez de me tirer. Voilà ma confession, monsieur; je vous la devais bien. Pourquoi suis-je malheureux? Pourquoi mon père ne m'aime-t-il pas? Je l'ignore; je ne lui ai jamais rien fait. Les chagrins que je lui cause sont le résultat de son indifférence, je dirais presque de sa haine. Cependant, je suis jeune, robuste, plein de bonne volonté et de bons instincts, je le sens; achevez votre œuvre, monsieur, sauvez-moi tout à fait en m'indiquant une route, et je vous aimerai et je vous bénirai! (Il lui prend les mains.)

LE GÉNÉRAL, ému.

Nous aviserons à cela, je vous le promets, je vous le jure. Vous ne sauriez croire combien je suis heureux de ce qui vient de se passer. Comptez sur moi.

PAUL.

Oh! merci, général!

LE GÉNÉRAL.

C'est cela, ne m'appelez plus monsieur.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, POMPIGNAC.

POMPIGNAC.

Françoise demande si on peut se mettre à table?

LE GÉNÉRAL.

Quand tu voudras.

POMPIGNAC, à Paul.

Tu déjeunes avec nous?

PAUL.

Si tu permets, parrain.

POMPIGNAC, au général.

J'ai fait mettre un biftek de plus. (Au général.) Eh bien?

LE GÉNÉRAL.

Il est charmant!... Tiens, je sens que je l'aime.

POMPIGNAC.

Mon Dieu! que tu auras aimé souvent dans ta vie, toi, et que ça se sera toujours fait vite!... A table!

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERSILIE, MARTHE.

Au lever du rideau, Marthe est appuyée contre la fenêtre, elle regarde dans l'espace et elle songe. Hersilie entre.

HERSILIE, appelant.

Marthe ! (Marthe ne répond pas.) Marthe ! (Elle va à elle et lui touche l'épaule.)

MARTHE, comme sortant d'un rêve.

Ah ! c'est toi. (Elle s'essuie les yeux à la hâte.)

HERSILIE.

A quoi penses-tu donc ?

MARTHE.

A rien, je regardais.

HERSILIE.

Tu as l'air triste.

MARTHE.

Moi, je n'ai jamais été si gaie ; et d'ailleurs pourquoi serais-je triste ? Dis-moi, tu aimais beaucoup M. Karl ?

HERSILIE.

Oui.

MARTHE.

Mais beaucoup, beaucoup?...

HERSILIE.

Autant qu'on peut aimer, je crois... Pourquoi cette question?

MARTHE.

C'est un renseignement que je veux avoir. Et qu'est-ce que tu aurais fait pour lui?

HERSILIE.

Tout ce qu'il aurait voulu, excepté le mal; mais, s'il avait voulu le mal, je ne l'aurais pas aimé.

MARTHE.

Alors, tu ne l'accuses pas?

HERSILIE.

Jamais. On ne doit jamais accuser personne que soi-même. Tous nos malheurs nous viennent de nous.

MARTHE.

Cependant, il t'a trompée, M. Karl?

HERSILIE.

Non, il aimait sa mère depuis plus longtemps que moi; il lui devait plus qu'à moi. Ayant à sacrifier l'une des deux, il a sacrifié la plus nouvelle et la plus jeune, celle qui avait devant elle le plus long avenir et le plus de chance de se consoler. Il a bien fait : à sa place, j'aurais fait comme lui.

MARTHE.

Alors, tu fais mieux que lui pardonner, tu l'approuves?..

HERSILIE.

Et je le plains, car il a dû souffrir.

MARTHE.

Tu continues à croire qu'il t'aimait?

HERSILIE.

J'en suis sûre.

MARTHE.

Et toi, tu l'aimes toujours ?

HERSILIE.

Toujours; mais je l'aime autrement qu'alors, parce que je ne suis plus la même aujourd'hui.

MARTHE.

Tu es consolée ?

HERSILIE.

Je n'ai jamais eu besoin de l'être.

MARTHE.

Parce que ?

HERSILIE.

Parce que j'avais besoin de travailler pour vivre. Les chagrins éternels sont l'occupation de ceux qui n'ont rien à faire.

MARTHE.

Tu es bien forte.

HERSILIE.

Tant mieux. (Souriant.) Je pourrai servir plus longtemps.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADAME LOMBARD.

MADAME LOMBARD.

Eh bien, ma chère enfant, voici une belle journée. (Bas.) Éloignez votre tante, j'ai à causer avec vous seule.

HERSILIE, à Marthe.

J'ai entendu. Je m'en vais. C'est très-curieux, les gens

croient que, lorsqu'on est myope, on est sourd. C'est tout le contraire. (Haut.) Vous m'excuserez, chère madame, j'ai une foule de petites choses à mettre en ordre dans ma chambre. (Elle sort.)

SCÈNE III.

MADAME LOMBARD, MARTHE.

MADAME LOMBARD.

Le général va venir.

MARTHE.

Je le sais.

MADAME LOMBARD.

Mais il ne viendra pas seul.

MARTHE.

Il sera accompagné de M. Pompignac.

MADAME LOMBARD.

Naturellement, et mon cousin Saint-Élix passera aussi la journée avec nous ; mais ce n'est pas tout.

MARTHE.

Qui donc encore ?

MADAME LOMBARD.

M. Dornan, le père, que j'ai été forcée d'inviter parce que je voulais avoir son fils.

MARTHE, troublée.

Et pourquoi vouliez-vous avoir son fils, madame ?

MADAME LOMBARD.

Pour qu'il se rencontrât avec vous.

MARTHE.

Était-ce bien nécessaire ?

MADAME LOMBARD.

Je l'ai cru ainsi.

MARTHE.

Peut-être aurais-je pu être consultée?

MADAME LOMBARD.

Vous vous seriez opposée à cette rencontre.

MARTHE.

Probablement.

MADAME LOMBARD.

Et vous auriez eu tort, vous ne savez pas ce que c'est que les hommes, mon enfant. Vous avez vécu jusqu'à présent sous la tutelle de votre tante, qui n'en sait pas plus long que vous. C'est à moi, femme d'expérience et de tête, je puis le dire, à moi qui vous ai prise en amitié, de vous servir de conseil au moment le plus grave de votre vie. Votre mariage avec le général n'est de votre part qu'un raisonnement, un dépit, un pis aller.

MARTHE.

Madame!

MADAME LOMBARD.

Laissez-moi dire, je sais ce que je dis, vous n'aimez pas, vous ne pouvez pas aimer le général, et, si vous aviez seulement une chance d'épouser M. Paul, ou si vous aviez une fortune qui vous permît la liberté, vous ne voudriez pas même entendre parler de ce mariage. Eh bien, ce n'est que lorsqu'on ne peut pas faire autrement qu'il faut prendre ces résolutions extrêmes. L'irréparable n'est jamais un secours. Quand on a un chagrin et que l'on veut lui échapper, il ne faut pas se réfugier dans un acte dont on ne pourra plus sortir. Le mariage est un moyen sans issue, un refuge qui a des grilles, dont la loi tient les clefs. Quand on y est, il faut y rester. Vous vous êtes donc jetée là, les yeux fermés, dans un gouffre dont je connais le fond, moi qui en suis sortie un peu tard. C'est à moi, votre mère momentanée, de voir si

vous ne pouvez pas vous accrocher à une branche au milieu de la chute. La branche, c'est M. Paul. Si, après l'avoir revu, vous vous apercevez que vous n'avez plus d'amour pour lui, il vous faudra encore vous mettre en règle avec le passé pour qu'il ne vienne pas troubler l'avenir. Autrement dit, il faudra ravoir vos lettres. Il est donc bon que vous vous trouviez avec M. Paul Dornan une dernière fois, que vous ayez une explication avec lui, que vous sachiez à quoi vous en tenir sur vos sentiments. Qu'en pensez-vous? hein?

MARTHE.

Oh! madame, je me fie entièrement à vous.

MADAME LOMBARD.

En attendant, allez vous faire belle. Quel que soit le combat qu'une femme livre, elle doit avoir toutes ses armes. D'ailleurs, voici mon cousin, il ne faut pas qu'il voie vos yeux rouges. (Marthe sort au moment où Saint-Élix entre par une autre porte.) Pauvre innocente!

SCÈNE IV.

MADAME LOMBARD, SAINT-ÉLIX, puis POMPIGNAC.

SAINT-ÉLIX.

J'ai aperçu l'oncle Pompignac dans le même train que moi. Il ne m'a pas vu. J'ai pris un détour pour arriver avant lui. Avez-vous à me dire quelque chose qu'il ne doive pas entendre?

MADAME LOMBARD.

Non, tout va à merveille. J'ai trouvé le moyen de réunir ici le général, le père Dornan, le fils Dornan, l'oncle Pompignac, la jeune fille, sa tante, vous et moi. Je ne sais pas ce

qui résultera de ces rencontres, mais il en résultera certainement quelque chose qui ne peut être qu'à notre avantage.

POMPIGNAC, *entrant, à Saint-Élix.*

Est-ce que tu étais dans le train qui vient d'arriver?

SAINT-ÉLIX.

Oui, mon oncle. Et vous aussi?

POMPIGNAC.

Moi aussi; nous ne nous sommes pas vus alors?

SAINT-ÉLIX.

Évidemment.

POMPIGNAC.

Bonjour, ma nièce.

MADAME LOMBARD.

Bonjour, mon oncle.

POMPIGNAC.

Tu vas bien?

MADAME LOMBARD.

A merveille; et vous aussi, mon oncle?

POMPIGNAC.

Comme tu vois. Et je te préviens que j'aurai faim à dîner.

MADAME LOMBARD.

Alors, je vais surveiller les préparatifs.

POMPIGNAC.

Va, va, le général aura faim aussi. Les amoureux ont toujours faim, quoi qu'en disent les poëtes. (*Madame Lombard sort.*)

SCÈNE V.

POMPIGNAC, SAINT-ÉLIX.

SAINT-ÉLIX.

J'attendais le moment d'être seul avec vous.

POMPIGNAC.

Tu as à me parler?

SAINT-ÉLIX.

De choses graves.

POMPIGNAC.

Alors, pourquoi as-tu eu l'air de ne pas me voir dans le convoi?

SAINT-ÉLIX.

Je ne vous ai pas vu.

POMPIGNAC.

Tu mens; j'ai parfaitement vu que tu me voyais, mais que tu ne voulais pas me voir.

SAINT-ÉLIX, *embarrassé*.

Eh bien, oui, je vous ai vu... seulement, je voulais arriver ici avant vous... justement pour savoir si vous aviez à craindre quelque chose de nouveau.

POMPIGNAC.

J'ai donc quelque chose à craindre?

SAINT-ÉLIX.

Oui.

POMPIGNAC.

De la part de qui?

SAINT-ÉLIX.

Vous ne me trahirez pas?

POMPIGNAC.

Sois tranquille.

SAINT-ÉLIX.

Votre parole?

POMPIGNAC.

Ma parole.

SAINT-ÉLIX.

C'est que j'ai de l'amitié pour vous, moi.

POMPIGNAC.

Vrai ?

SAINT-ÉLIX.

Je vous dois tout.

POMPIGNAC.

Pas encore ; mais ça peut venir d'un moment à l'autre.

SAINT-ÉLIX.

Alors, vous croyez que je compte sur...?

POMPIGNAC.

Sur ma mort, non, mais sur mon héritage, oui ; si tu pouvais hériter sans que je mourusse, je sais que tu n'es pas sanguinaire au fond et que tu n'exigerais pas cette formalité ; mais, comme le seul moyen d'hériter des oncles, c'est de les perdre, tu te conformeras à cette nécessité douloureuse, et pour que, le moment venu, elle ne te fasse pas trop de peine, pour pouvoir supporter ce malheur, tu y penses tous les jours et tu t'y habitues. C'est l'acte d'un sage. La moitié de la sagesse, c'est de prévoir.

SAINT-ÉLIX.

Et l'autre moitié?

POMPIGNAC.

C'est d'avoir bien prévu.

SAINT-ÉLIX.

Eh bien, mon oncle, vous n'êtes pas un sage, car vous ne prévoyez pas du tout ce que je vais vous dire, et ce que je vais vous dire est plus dans votre intérêt que dans le mien. Vous avez un filleul.

POMPIGNAC.

Oui.

SAINT-ÉLIX.

M. Paul Dornan.

POMPIGNAC.

Après?

SAINT-ÉLIX.

Vous l'aimez beaucoup?

POMPIGNAC.

Il y a des jours.

SAINT-ÉLIX.

Il vous coûte cher. Nous ne coûtons cher qu'à ceux qui nous aiment et nous n'aimons que ceux qui nous coûtent cher.

POMPIGNAC.

Eh bien?

SAINT-ÉLIX.

Ce filleul... car au fond vous n'êtes pas donneur...

POMPIGNAC.

Parce que je ne t'ai jamais rien donné, mais ce n'est pas une raison...

SAINT-ÉLIX.

Ce filleul à qui vous donnez tout ce qu'il vous demande, il est clair que c'est votre fils.

POMPIGNAC.

Tu crois?

SAINT-ÉLIX.

J'en suis certain. Il vous ressemble d'abord.

POMPIGNAC.

Tu m'amuses.

SAINT-ÉLIX.

Vous dites?...

POMPIGNAC.

Je dis : tu m'amuses, et je t'exhorte à continuer parce que c'est la première fois que ça t'arrive.

SAINT-ÉLIX.

Mon oncle, voulez-vous que nous fassions une affaire tous les deux ?

POMPIGNAC.

Je veux bien, si elle n'est pas trop à ton avantage.

SAINT-ÉLIX.

Vous ne m'avez jamais donné un traître liard.

POMPIGNAC.

Je le reconnais avec plaisir.

SAINT-ÉLIX.

Je voudrais connaître la couleur de votre argent.

POMPIGNAC.

Avant ma mort?

SAINT-ÉLIX.

Oui, c'est plus sûr : donc, si ce que je vais vous dire vous rend service, si je vous apprends quelque chose d'utile, et notez que je ne veux pas d'autre juge que vous-même, vous me donnerez... mille francs. J'ai besoin de mille francs. Je vous tiendrai quitte de la reconnaissance.

POMPIGNAC, *lui tapant dans la main.*

Ça va.

SAINT-ÉLIX.

Eh bien, mon oncle, il y a ici une conspiration contre vous, contre votre filleul, contre le général et contre mademoiselle Marthe.

POMPIGNAC.

Bah!

SAINT-ÉLIX.

Voilà un étonnement qui vaut déjà deux cent cinquante francs. Pour faire tout de suite le compte rond, mademoiselle Marthe, qui va épouser le général, a eu une passion.

POMPIGNAC.

Pour qui?

SAINT-ÉLIX.

Pour votre filleul. Cinq cents.

POMPIGNAC.

Qui t'a dit cela ?

SAINT-ÉLIX.

Sept cent cinquante! C'est votre nièce qui me l'a dit, le tenant de mademoiselle Marthe elle-même. Il y a eu correspondance, et, comme votre nièce désire que le général ne se marie pas, avec mademoiselle Marthe du moins, elle a eu l'idée de réunir aujourd'hui le général, votre filleul, le père Dornan et mademoiselle Marthe, après une longue invocation au Dieu des catastrophes. Vous attendiez-vous à ça?

POMPIGNAC.

Ma foi, non.

SAINT-ÉLIX.

Mille, alors?

POMPIGNAC.

Tu les auras.

SAINT-ÉLIX.

Alors, je vous intéresse?

POMPIGNAC.

Parfaitement; tu auras tes mille francs, mais à une condition : c'est que tu ne diras rien à personne de tout ce que tu viens de me dire.

SAINT-ÉLIX.

Et que vous ne direz à personne que je vous l'ai dit?

POMPIGNAC.

C'est convenu.

SAINT-ÉLIX.

Je trahis ma cousine!

POMPIGNAC.

Tu sais bien ce que tu fais.

SAINT-ÉLIX.

Sans cela, je n'aurais pas d'excuse.

POMPIGNAC.

Brave garçon. Eh bien, je veux récompenser ta bonne foi ou ta bonne intention, si tu l'aimes mieux, en te disant toute la vérité, rien que la vérité. Je ne suis que le parrain de M. Paul Dornan : sa mère ne doit pas être soupçonnée. Il ne me ruinera pas de mon vivant, et il ne te prendra rien de ton héritage après ma mort; te voilà tranquille, n'est-ce pas?

SAINT-ÉLIX, l'embrassant.

Oh! mon bon oncle!

POMPIGNAC.

Ne te réjouis pas trop... je t'enterrerai peut-être.

SAINT-ÉLIX.

Oh! non, maintenant.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DORNAN.

DORNAN, entrant.

Bonjour, mon cher Pompignac.

POMPIGNAC.

Monsieur Dornan...

DORNAN.

C'est vous que je cherchais; j'ai à causer avec vous.

POMPIGNAC.

Tout à vous.

SAINT-ÉLIX.

Alors, je me retire

DORNAN, saluant.

Ah! pardon. Et, en vous retirant, monsieur, voulez-vous être assez bon pour prier mademoiselle Marthe d'entrer dans ce salon? car je ne puis me permettre de me présenter

chez elle; vous me rendrez service. J'ai à lui parler aussi.

SAINT-ÉLIX.

Je vais la prévenir. (Il sort.)

SCÈNE VII.

DORNAN, POMPIGNAC.

DORNAN, tirant des billets de banque de sa poche et les remettant à Pompignac.

Quinze, vingt-cinq, trente-six, trente-huit. Voilà.

POMPIGNAC.

Qu'est-ce que cela veut dire?

DORNAN.

Vous avez, cher ami, prêté trente-huit mille francs à mon fils en plusieurs fois, je vous les rends. Je vous prie seulement de ne plus recommencer. Je ne suis pas assez riche pour vous rembourser toujours.

POMPIGNAC.

Mais ce que j'ai donné à Paul, je le lui ai donné.

DORNAN.

Oh! permettez... Il ne me plaît pas que mon fils reçoive de pareils présents d'un étranger.

POMPIGNAC.

Je suis son parrain.

DORNAN.

Cela ne suffit pas, et, à ma place, vous feriez ce que je fais. N'en parlons donc plus. Mon fils a été forcé de m'avouer ces demandes et vos générosités. Il vous remercie de ce que vous avez fait pour lui, et je m'acquitte.

POMPIGNAC.

Vous m'en voulez?

DORNAN.

Non!... (Marthe entre.)

POMPIGNAC.

Mademoiselle Marthe.

MARTHE.

Vous désirez me parler, monsieur.

DORNAN.

Oui, mademoiselle, et en particulier.

POMPIGNAC.

Alors, je vous laisse... Est-ce que ça se gâterait? (Il sort.)

SCÈNE VIII.

DORNAN, MARTHE.

DORNAN.

Mademoiselle, vous avez écrit des lettres à mon fils, M. Paul Dornan?

MARTHE.

Monsieur!

DORNAN.

Je ne les ai pas lues. D'ailleurs, je sais ce qu'une honnête fille comme vous peut écrire quand elle aime; seulement, il faut qu'une honnête fille n'aime qu'un honnête homme, et mon fils ne méritait pas l'honneur que vous lui avez fait.

MARTHE.

M. Paul...

DORNAN.

Vous a sauvé la vie, je le sais; c'est la seule bonne chose qu'il ait faite. Mais tout le monde pouvait le faire. Le premier passant venu est capable de ça. Je l'aurais fait, moi. Ce

n'est pas là une preuve d'amour, c'est une preuve d'adresse, de force et de sang-froid. Vous lui devez de la reconnaissance, si toutefois la vie mérite qu'on y tienne tant; mais vous ne lui devez ni votre amour ni votre personne. Cependant, c'est une entrée en matière originale et séduisante, pour un jeune esprit et pour une belle âme. Vous l'avez aimé, il a cru qu'il vous aimait.

MARTHE.

Il ne m'aimait donc pas?

DORNAN.

S'il vous avait aimée, il se serait rendu digne de vous, au lieu de continuer la vie de désordres qu'il menait. Je désirais avoir cette explication pour vous apprendre que, si je me suis opposé à son mariage avec vous quand il est venu me demander mon consentement, c'est uniquement par estime pour vous et non parce que vous étiez pauvre. S'il eût été capable de vous rendre heureuse, j'aurais fait de vous ma fille avec joie, car j'ai grand besoin d'aimer et surtout d'estimer. Je ne crois pas, du reste, que l'un puisse aller sans l'autre. Vous avez pris le parti d'épouser le général, vous avez raison. C'est un homme de mérite et d'honneur, vous serez heureuse avec lui, surtout si vous savez mettre votre devoir au-dessus de votre imagination, ce qui est quelquefois difficile pour une femme. Madame Lombard nous avait invités, mon fils et moi. Elle ignore sans doute votre petit roman; sans quoi, elle n'eût pas fait cette double invitation le jour où le général venait chez elle. En tout cas, j'ai voulu venir seul. Vous ne reverrez jamais celui à qui vous avez adressé ces lettres. Il me les a remises pour vous. (Il lui donne un paquet de lettres.)

MARTHE.

Que vous avez l'air bon, monsieur, et que j'aurais été heureuse de pouvoir vous appeler mon père!

DORNAN, *avec émotion.*

Et j'aurais été un si bon père..., si on avait voulu!... (*Il passe la main sur son front.*)

MARTHE.

Vous avez un grand chagrin, monsieur.

DORNAN.

Si ce n'était qu'un chagrin !

MARTHE.

Je ne puis rien pour vous?

DORNAN.

Rien, merci, mon enfant. (*Il lui serre la main.*) Soyez heureuse, et voulez-vous que je vous indique le meilleur moyen pour cela, soyez honnête.

MARTHE.

Je connais ce moyen.

DORNAN.

Alors, vous avez parlé au général de votre premier amour?

MARTHE.

Oui.

DORNAN.

Vous avez bien fait. Et vous avez nommé mon fils?

MARTHE.

Non... Le général ne m'a pas fait cette injure de me demander son nom.

DORNAN.

Alors, il est inutile de le lui dire. (*Le général entre, salue Dornan légèrement et se dirige vers Marthe.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL.

Pardonnez-moi, mademoiselle, d'être resté vingt-quatre heures sans vous voir ? Un incident...

MARTHE.

Malheureux ?

LE GÉNÉRAL.

Heureux, au contraire. Je crois que j'ai fait mon devoir, que j'ai réparé un tort, et que je vaux mieux qu'hier. C'est à vous que je le dois. Vous êtes mon bon ange.

DORNAN.

Bonjour, général.

LE GÉNÉRAL, ne reconnaissant pas Dornan.

Monsieur !

DORNAN.

Vous ne me reconnaissez pas ?

LE GÉNÉRAL.

Non, monsieur.

DORNAN.

Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, en effet, pas depuis vingt-cinq ans; pas depuis Metz. Je suis M. Dornan.

LE GÉNÉRAL.

Vous !... Pardonnez-moi, monsieur, j'étais si loin de penser...

DORNAN.

Et puis vingt-cinq ans changent les hommes, certains hommes du moins, car vous, général, je vous aurais re-

connu entre mille. Vous êtes toujours le même; voulez-vous me donner la main, général ?

LE GÉNÉRAL, embarrassé.

De grand cœur.

MARTHE.

Je vous laisse, messieurs; à bientôt. (Le général lui baise la main.) Qu'avez-vous ? on dirait que vous êtes devenu subitement triste.

LE GÉNÉRAL.

Je n'ai rien.

MARTHE.

Vous m'avez promis de me dire vos joies, j'y compte; mais ce sont vos chagrins surtout que je veux. (Elle sort.)

SCÈNE X.

LE GÉNÉRAL, DORNAN.

DORNAN.

Général, j'ai à vous remercier d'un service que vous avez rendu hier à mon fils. J'ai même une dette à acquitter; vous lui avez prêté une forte somme. Il m'a dit dans quelles conditions, car il a bien fallu en arriver à nous expliquer. Vous vous êtes conduit là comme un galant homme, mais je n'entends pas que mon fils reste plus longtemps votre obligé. Voici, général, la somme qu'il vous doit.

LE GÉNÉRAL.

Mais ça ne presse pas.

DORNAN.

Si, si, prenez. Un bon de quarante mille francs sur la banque que je vous apportais, sachant vous trouver ici. (Le général prend l'argent.) Maintenant, général, à mon tour de vous demander un service.

LE GÉNÉRAL.

Dites, et, quel qu'il soit...

DORNAN.

Vous me le rendrez ?

LE GÉNÉRAL.

Je vous le rendrai.

DORNAN.

Eh bien, général, j'ai déclaré à mon fils que je veux qu'il s'engage; c'est à cette condition seule que j'ai consenti à payer ses folies. Il ne devait pas qu'à vous et à Pompignac; la moitié de ma fortune y passe.

LE GÉNÉRAL, avec une sorte de joie.

Et vous désirez que votre fils soit sous mes ordres?

DORNAN.

Cela dépend : si vous restez en France comme il est probable que vous y resterez, non : je ne veux plus que mon fils habite le même pays que moi, je ne veux pas davantage qu'il batte les garnisons en oisif; j'entends qu'il aille loin, très-loin et qu'il ne revienne pas.

LE GÉNÉRAL.

Que voulez-vous dire ?

DORNAN.

Je veux dire qu'il y a tous les jours de braves et honnêtes garçons qui se font tuer sur les champs de bataille, ou qui meurent de la fièvre dans des expéditions lointaines, que ces morts désolent des pères et des mères que ces enfants aimaient et respectaient, et qu'il n'y aurait pas de mal que les mauvais, en ces circonstances, prissent la place des bons On parle d'une expédition dangereuse en Afrique; je désire que M. Paul Dornan en soit.

LE GÉNÉRAL.

Comprenez-vous bien ce que vous dites, monsieur?

DORNAN.

Parfaitement.

LE GÉNÉRAL.

Vous me demandez d'envoyer à la mort votre...

DORNAN.

Mon fils, oui, général.

LE GÉNÉRAL.

Pour qui me prenez-vous, monsieur?

DORNAN.

Je vous prends pour un homme de bon sens, de justice et d'énergie, et je suis sûr que, si vous aviez un fils comme le mien, il y a longtemps que vous auriez chargé l'ennemi de régler son compte. Il se déshonore et il me ruine, c'est trop.

LE GÉNÉRAL.

Il y a d'autres remèdes.

DORNAN, *nettement.*

Il n'y en a pas.

LE GÉNÉRAL, *vivement.*

Eh bien, monsieur, ne comptez pas sur moi! D'abord, parce que l'armée ne peut pas servir à ces sortes d'exécutions un peu trop arbitraires; ensuite, parce que je m'intéresse à votre fils, bien que je ne le connaisse que d'hier; enfin, parce que ce n'est pas seulement sa faute à lui, s'il se conduit comme il le fait...

DORNAN.

C'est la mienne peut-être...

LE GÉNÉRAL.

Peut-être... Si vous aviez vu ce jeune homme comme je l'ai vu hier, vous seriez certainement moins sévère pour lui.

Il est plein de cœur et de bonne volonté. Il pleurait en parlant de vous, en regrettant que vous n'ayez jamais eu pour lui que de l'aversion, presque de la haine. Il a cherché à s'étourdir, à se distraire, il s'est laissé entraîner. Quel est celui de nous qui n'a rien à se reprocher? Vous me demandez ce que je ferais si j'avais un fils comme celui-là, monsieur? Je lui pardonnerais et je serais le plus heureux des hommes.

DORNAN.

Pardonner?... Toujours pardonner, alors?... Et si on ne le peut pas! si la nature révoltée ne veut pas que cela soit? si tout ce que l'on peut faire dans certaines circonstances est de ne pas se constituer bourreau après avoir été martyr, quand on a le droit et le pouvoir de se venger!

LE GÉNÉRAL.

De se venger!...

DORNAN.

Vous me prêchez la miséricorde et le pardon, vous qui avez tué ou fait tuer des milliers d'hommes qui ne vous avaient fait aucun mal. C'est la guerre, je le sais bien! votre excuse, c'est que votre vie est exposée comme celle de vos adversaires, et l'enjeu est si grand, de part et d'autre, qu'il ne reste plus qu'à honorer celui qui perd et à immortaliser celui qui gagne. Et nous honorons, et nous immortalisons, et vous ne pouvez vous défendre au fond d'un certain mépris pour ces bons bourgeois dont je suis, qui ne savent pas tenir une arme, et dont vous protégez la patrie, la famille et la propriété. Toute autre profession que la vôtre vous paraît insignifiante. Il y a cependant des luttes secrètes bien autrement terribles que celles du soldat, où l'on ne perd pas un bras ou une jambe, où l'on n'est pas tué par un éclat d'obus, mais où l'on meurt pendant des années, minute par minute, sous une pensée qui vous ronge et qui détruit votre courage, votre confiance, votre espoir, votre âme enfin. Tenez, mon cher général, voulez-vous connaître une de ces luttes mysté-

rieuses et me dire si vous en avez soutenu une pareille? Oui, dites-moi, vous qui allez vous marier avec la femme que vous aimez et qui vous aime, si vous ne préféreriez pas marcher seul contre un régiment ennemi plutôt que de vivre avec la pensée que je porte en moi depuis tant d'années. Ce que je vais vous dire, je ne l'ai dit à personne. Je me suis marié il y a trente ans. Je n'étais ni beau ni brillant, mais j'étais loyal et bon. J'ai épousé, comme vous allez le faire, une femme de mon choix. Elle était sans famille et sans fortune, deux raisons de plus pour que je l'aimasse; moi, bon petit commerçant naïf. Je me faisais une fête de travailler pour elle, et je travaillai en effet. Elle était belle, vous vous la rappelez, n'est-ce pas? Et pendant quelques années j'ai été le plus heureux des hommes! C'était une injustice, à ce qu'il paraît, mais je l'ai bien payée. Une maladie de langueur s'empara de Pauline, on l'appelait Pauline... c'est pour cela que nous avions nommé Paul cet enfant que j'adorais. Quand elle sentit qu'elle allait mourir, elle m'appela auprès d'elle (j'étais à moitié fou de douleur), et elle me demanda ma parole d'honneur que j'accomplirais sa dernière volonté. La parole d'un commerçant, c'est sacré comme celle d'un soldat. Je lui donnai ma parole; alors elle m'apprit qu'elle mourait de désespoir et de remords, mais qu'elle avait peur de la damnation éternelle, et que, seul, je pouvais l'aider à mourir tranquille. Je crus qu'elle avait le délire et qu'elle ne savait plus ce qu'elle disait; je l'espérai, du moins. Non pas, elle me révéla tout, sauf le nom de son complice, que je n'ai jamais pu lui arracher. Mon enfant n'était plus mon enfant; elle mourait de sa faute, et, au moment de mourir, elle m'avouait tout pour calmer sa conscience, pour se réconcilier avec ce Dieu devant lequel elle allait comparaître... et elle exigeait de moi que je continuerais à élever cet enfant comme s'il était mon fils. Pourquoi m'a-t-elle dit cela? Qui le lui demandait? Pourquoi ne pas m'avoir trompé jusqu'au bout? Ah! ceux qui se repentent sont impitoyables! Toujours est-il qu'en une minute, elle a détruit mon bonheur passé, présent et à venir;

que, pour sauver son âme, elle a perdu la mienne, car je suis devenu méchant, injuste, haineux. Et cependant, monsieur, j'avais donné ma parole, j'ai voulu la tenir; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour continuer à aimer cet enfant. Impossible!... j'ai été forcé de l'éloigner, parce que, par moments, quand il s'approchait de moi, je sentais que j'allais l'étrangler. Oh! les boulets de canon, les coups de fusil! jeux d'enfants, monsieur. Enfin, j'ai fait ce que j'ai pu!... Pendant vingt ans, je me suis tu, et, petit bourgeois inconnu, marchand de toile et de coton, mari ridicule et grotesque, j'ai travaillé pour élever un enfant dont je m'étais cru le père, imbécile! et qui n'était pas mon enfant! Ainsi, il y a de par le monde un misérable... (Mouvement du général.) qui est venu dans ma maison, dans ma famille, dans le cœur de mon cœur déposer en riant, pour s'amuser, l'infamie, la honte et le désespoir, et je ne le connais pas, car elle ne l'a pas nommé, et je ne peux pas me venger de cet homme, et je ne puis pas à mon tour lui arracher le cœur et les entrailles, lui cracher au visage! Et, quand son fils est assez ingrat et assez bête pour me donner un prétexte, vous ne voulez pas que je me venge sur son fils? Mais son fils, c'est lui!... J'en meurs bien depuis vingt ans, quand il en mourrait une fois!... (Il se laisse tomber sur un fauteuil.)

LE GÉNÉRAL, avec émotion.

Vous avez raison, monsieur, cet homme est un misérable; mais savait-il ce qu'il faisait? Il était jeune, sans doute. Il se repent peut-être de son côté, il souffre peut-être autant que vous. Songez aussi à ce que cette femme a dû souffrir... Elle en est morte; quant à l'enfant, il n'est pas coupable; il ne sait rien. Il a senti que vous ne l'aimiez pas; il me l'a dit... il ne demandait, il ne demande qu'à vous aimer. Faites-vous aimer de lui, voilà la plus noble des vengeances; l'autre le saura, il ne pourra manquer de le savoir. L'heure du remords sonnera si elle n'a déjà sonné; il sera forcé de vous admirer, de vous envier.

DORNAN.

Lui, que lui importe? Il ne se soucie guère de tout cela.

Que de suppositions j'ai faites! que de gens j'ai accusés! Il n'y a pas jusqu'à ce pauvre Pompignac que je n'aie soupçonné. Et vous même, général, je vous ai accusé aussi.

LE GÉNÉRAL, avec embarras.

Moi?

DORNAN.

Oui, vous étiez jeune, beau, brillant, vous aviez tout pour plaire; mais vous étiez un homme de cœur. Vous n'auriez pas laissé mourir cette malheureuse créature sans la revoir; vous auriez voulu connaître votre enfant; vous seriez revenu sous un prétexte quelconque. En aviez-vous besoin, d'ailleurs? Ne vous avais-je pas ouvert ma porte avec plaisir, avec confiance? Je me disais : « Si c'est lui, il se trahira, et je le tuerai. » Oh! je vous aurais tué dans un guet-apens, par derrière, comme peuvent tuer les faibles et les malheureux. Est-ce que je savais tenir une épée, moi! Ce n'était pas vous. (Il prend la main du général avec amitié. Le général fait un mouvement instinctif pour retirer sa main. Dornan le regarde bien en face.) Ce n'était pas vous, n'est-ce pas?

LE GÉNÉRAL, visiblement troublé.

Vous pouvez croire?...

DORNAN, le regardant toujours.

Jurez-le-moi...

LE GÉNÉRAL.

Je vous le jure.

DORNAN, voyant son émotion et le regardant de plus en plus fixement.

Sur l'honneur!

LE GÉNÉRAL, après un temps.

Non!

DORNAN, avec un éclat de voix.

C'était lui! (Levant la main pour frapper le général.) Misérable!...

LE GÉNÉRAL, lui arrêtant le bras.

Monsieur, je suis à vos ordres.

DORNAN.

Attendez mes témoins, ce ne sera pas long!

LE GÉNÉRAL.

Bien, bien! (Sortant.) Pompignac!

DORNAN, seul avec un cri de joie féroce.

Enfin! je vais donc mourir ou tuer!

ACTE QUATRIÈME

Un salon chez madame Lombard.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-ÉLIX, POMPIGNAC.

POMPIGNAC.

Je vous en prie, ma nièce, restez chez vous. (Il ferme la porte à clef.) Je l'enferme, elle nous ferait quelque malheur. (A Saint-Élix.) Eh bien?

SAINT-ÉLIX.

Eh bien, ça y est...

POMPIGNAC.

Tu es le témoin de Dornan?

SAINT-ÉLIX.

Oui... il a pris ce qu'il avait sous la main... En voilà une corvée!... Et vous, vous êtes le témoin du général?...

POMPIGNAC.

Et Dornan veut se battre?...

SAINT-ÉLIX.

Comme on voudra... à l'épée... au pistolet... au sabre... au revolver... ça lui est égal... pourvu qu'il se batte.

POMPIGNAC.

Et tu sais pourquoi il veut tout ça?

SAINT-ÉLIX.

J'ai deviné... votre filleul... la femme Dornan... Mais je m'étais trompé, ce n'était pas vous... c'était... Est-il possible!... après vingt-cinq ans... Il devrait y avoir prescription. Qui est-ce qui croirait qu'on a tant de rancune dans le commerce?... Enfin!...

POMPIGNAC.

Enfin... que décidons-nous comme témoins?

SAINT-ÉLIX.

Ce qui lui plairait le mieux, ce serait le pistolet à cinq pas... un seul pistolet chargé sur deux... c'est romantique?... c'est 1830 en diable, mais c'est infaillible...

POMPIGNAC.

Et ça aurait lieu?...

SAINT-ÉLIX.

Là... dans la campagne... dans ces honnêtes betteraves.

POMPIGNAC.

A quelle heure?...

SAINT-ÉLIX.

Dans une demi-heure... Le temps d'écrire les lettres d'usage...

POMPIGNAC.

Le général consent à tout.

SAINT-ÉLIX.

Alors, c'est convenu.

POMPIGNAC.

Oui...

SAINT-ÉLIX.

Brrr!... brrr!...

POMPIGNAC.

Qu'est-ce que tu as ?...

SAINT-ÉLIX.

Je ne suis pas en train de voir tuer un homme aujourd'hui.

POMPIGNAC.

Surtout un homme dont tu n'hérites pas... hein!... Veux-tu que je me batte pour le général ?... Tu donneras le bon pistolet à l'autre...

SAINT-ÉLIX.

Oh ! mon oncle...

POMPIGNAC.

Ce n'est pas tout ça, il faut arranger l'affaire...

SAINT-ÉLIX.

Si c'était avec moi...

POMPIGNAC.

Et avec moi donc!... c'est ça qui me serait égal d'avoir... été... il y a vingt-cinq ans!... Alors, tu n'as rien trouvé?...

SAINT-ÉLIX.

Rien!...

POMPIGNAC.

Va faire les préparatifs...

SAINT-ÉLIX.

Et vous?...

POMPIGNAC.

Moi, je vais d'abord mettre la femme là dedans. Nous verrons après, si elle ne réussit pas. (Saint-Élix sort en saluant Marthe qui entre et en faisant signe à Pompignac qu'il comprend que c'est Marthe qui va l'aider.)

SCÈNE II.

MARTHE, POMPIGNAC.

POMPIGNAC.

Ah ! vous voilà, ma chère enfant ?... Vous paraissez agitée, vous aussi... Sauriez-vous...?

MARTHE.

Quoi ?...

POMPIGNAC.

Rien... Dites-moi d'abord ce que vous avez ?

MARTHE.

Je cherchais madame Lombard pour lui demander un conseil.

POMPIGNAC.

Elle est absente pour quelque temps. Je la remplace... S'il vous faut un conseil, je puis vous le donner aussi bon, meilleur même qu'elle ne vous le donnerait. De quoi s'agit-il ?...

MARTHE.

C'est qu'elle connaît toute ma vie... tandis que vous, monsieur...

POMPIGNAC.

Ce que ma nièce connaît, ma chère enfant, tout le monde le connaît... elle est si bavarde !... S'agit-il de M. Paul Dornan ?

MARTHE.

Elle vous a donc dit ?

POMPIGNAC.

Que vous avez aimé M. Paul... Et peut-être l'aimez-vous encore !...

MARTHE.

En tout cas, il ne saurait m'être indifférent. D'après quelques paroles que son père m'a dites en me remettant des papiers tout à l'heure, je pressentais qu'il se préparait pour lui de grands événements.

POMPIGNAC.

En effet.

MARTHE.

Vous les connaissez ?

POMPIGNAC.

Oui... non... c'est-à-dire... enfin continuez.

MARTHE.

M. Dornan avait défendu à son fils de l'accompagner aujourd'hui ici.

POMPIGNAC.

Eh bien ?...

MARTHE.

Eh bien, M. Paul va venir.

POMPIGNAC.

Ah! ma foi, tant mieux!

MARTHE.

Parce que ?

POMPIGNAC.

Je vous expliquerai ça plus tard, continuez.

MARTHE.

Il veut me voir une dernière fois; il m'a fait demander cinq minutes d'entretien.

POMPIGNAC.

Recevez M. Paul... Soyez tranquille, je prends la chose sur moi...

MARTHE.

Où le recevoir ?..

POMPIGNAC.

Ici...

MARTHE.

Mais son père, M. Dornan, est là, et, s'il le rencontre...

POMPIGNAC.

Eh! mon Dieu, c'est peut-être le moyen de tout sauver!

MARTHE.

M'expliquerez-vous?

POMPIGNAC.

Gardez tout votre sang-froid : nous allons avoir besoin de vous; et soyez prudente. Il s'agit de l'existence d'un homme!...

MARTHE.

De Paul?

POMPIGNAC.

Non. (A part.) Elle l'aime, je m'en doutais. Nous voilà bien! (Haut.) Ce que je croyais que vous saviez déjà tout à l'heure, ma chère enfant, c'est ceci : M. Dornan le père et le général vont se battre...

MARTHE, avec une émotion qui ne lui permet que ce seul mot :

Pourquoi?

POMPIGNAC.

Parce que le général... (A part.) Ce n'est pas commode à lui dire; mais, enfin, il le faut...

MARTHE.

Eh bien, le général?

POMPIGNAC.

Est le père de M. Paul.

MARTHE.

Que dites-vous là!...

POMPIGNAC.

M. Dornan vient de l'apprendre à l'instant; une provocation en est résultée...

MARTHE.

Oh ! je ne dirai rien, mais c'est à moi d'empêcher tous ces malheurs...

POMPIGNAC.

C'est bien sur vous que je compte... pour commencer... mais comment ferez-vous ?

MARTHE.

Je n'en sais rien, j'attends M. Paul, et alors...

POMPIGNAC.

Oui... oui... ça viendra en causant.

MARTHE.

Je vous remercie, monsieur, de la confiance que vous avez eue en moi ; je la justifierai, je vous le promets !... Ne faites rien et ne laissez rien faire avant de m'avoir revue...

POMPIGNAC, sortant.

Et dire que, moi, je me tirais d'affaire avec un homard !... (Il sort.)

SCÈNE III.

MARTHE, seule.

Voyons... du calme... du sang-froid. Je tiens plusieurs existences dans mes mains. Si quelqu'un doit être sacrifié, c'est moi... moi seule... Quelle joie étrange il y a à sentir que l'on peut être utile, même aux dépens de son bonheur !... C'est lui !

SCÈNE IV.

PAUL, MARTHE.

PAUL.

Mademoiselle...

MARTHE.

Vous avez demandé à me voir, monsieur Paul.... je suis autorisée à vous recevoir... Qu'avez-vous à me dire?

PAUL.

Je voulais vous demander pardon avant mon départ et avant... votre mariage...

MARTHE.

Vous savez qui j'épouse?

PAUL.

Oui... vous épousez un homme à qui je dois l'honneur, à qui je dois de pouvoir encore mériter votre estime, et que je veux aimer et bénir malgré tout le mal qu'il me fait. Ah! qu'il est heureux!. Mais il m'a si généreusement tendu la main, il a été si noble, si simple, il m'a si courageusement tiré du mal... Aimez-le bien, Marthe, il est digne...

MARTHE.

Parlons de vous. C'est votre père qui exige que vous partiez?

PAUL.

Oui.

MARTHE.

Votre père ne vous aime pas autant qu'il pourrait vous aimer; vous me disiez cela autrefois.

PAUL.

C'est vrai.

MARTHE.

Mais à vous, quel sentiment vous inspire-t-il?

PAUL.

S'il me disait un mot affectueux, je me jetterais au feu pour lui...

MARTHE, *avec émotion.*

Ah! c'est bien!

PAUL.

Qu'avez-vous?

MARTHE.

Je suis heureuse de ce noble mouvement de votre cœur. Eh bien, votre père est ici; allez lui dire que vous n'avez pu résister au désir de l'embrasser une dernière fois; et peut-être le trouverez-vous tout à fait changé à votre égard, et ce mot tant désiré, peut-être le dira-t-il. Mais ne vous rebutez pas; soyez patient, soyez tendre. Parlez-lui de votre enfance, surtout de votre enfance... c'était le temps où il vous aimait. Tâchez de le faire pleurer, il doit en avoir grand besoin. Il y a bien peu d'heures du jour où l'on n'ait pas besoin de pleurer, et les larmes emportent tant de choses... (*Elle essuie ses yeux.*)

PAUL, *s'approchant d'elle.*

Qu'avez-vous?

MARTHE.

Rien... Allez embrasser votre père, c'est le plus pressé.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, *entrant.*

Marthe!...

MARTHE, *se retournant.*

Le général. (*Bas, au général.*) Je sais tout, M. Paul ne sait rien encore...

PAUL, allant au général et lui tendant la main.

Oh! monsieur, que je suis heureux de vous voir une dernière fois...

LE GÉNÉRAL, ému.

Et moi aussi, mon enfant, je suis heureux de vous embrasser; vous voulez bien que je vous embrasse? Si vous êtes jamais forcé de me détester...

PAUL.

Vous, général!...

LE GÉNÉRAL.

On ne sait pas ce qui peut arriver; la vie est si étrange! Sachez du moins que je vous aurai pardonné d'avance et que j'aurai même reconnu que vous êtes dans votre droit.

PAUL.

Je ne vous comprends pas.

LE GÉNÉRAL.

En un mot, vous êtes libre d'avoir pour moi les sentiments que vous voudrez. Vous ne me devez déjà plus aucune reconnaissance. M. Dornan, votre père, a acquitté votre dette. Ce n'est qu'un service de quelques heures que je vous ai rendu. Il ne vaut même pas un souvenir...

PAUL.

Adieu, général...

LE GÉNÉRAL.

Au revoir. Je suis sûr que nous nous reverrons. Rappelez-vous seulement, quand nous nous retrouverons en face l'un de l'autre, que vous ne me devez rien, et que je vous aimais et vous aime encore... comme j'aimerais mon fils... je crois... si j'en avais un... Allez, mon enfant, allez... (Paul sort.)

SCÈNE VI.

LE GÉNÉRAL, MARTHE.

MARTHE.

M. Pompignac m'a tout dit.

LE GÉNÉRAL.

Alors, vous savez que l'heure est solennelle. Je viens d'écrire une lettre pour vous. Si je suis tué, vous l'ouvrirez et vous me promettez de vous conformer à la volonté que j'exprime?

MARTHE.

Oui... mais ce duel est impossible.

LE GÉNÉRAL.

Il n'est qu'odieux et sacrilége; mais il est inévitable. Je voudrais le fuir, ce qui m'est interdit par mon nom, par mon passé, par ma position, sinon par ma conscience, que je ne le pourrais pas. M. Dornan m'insulterait partout où il me rencontrerait.

MARTHE.

Il faut cependant...

LE GÉNÉRAL.

Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de me laisser tuer sans me défendre. Est-ce cela que vous me demandez?...

MARTHE.

Oh! mon ami!

LE GÉNÉRAL.

Du reste, vous n'avez pas besoin de me le dire clairement, dites-moi seulement que vous ne m'estimez plus et que, si je survis, vous ne serez pas ma femme, cela reviendra au même, et, comme, je le jure bien, il n'y aura plus rien qui m'atta-

chera à ce monde, je laisserai mon adversaire faire de moi ce que bon lui semblera...

MARTHE.

Mais pour sauver votre vie, il vous faut tuer un homme.

LE GÉNÉRAL.

Évidemment.

MARTHE.

Alors, son fils...

LE GÉNÉRAL.

Voudra venger la mort de son père, et, comme je le prévoyais tout à l'heure, c'est en ennemi qu'il se présentera devant moi...

MARTHE.

Mais, avec lui, vous ne pouvez vous battre.

LE GÉNÉRAL.

Non ; alors, il me souffletera.

MARTHE.

Vous lui direz tout.

LE GÉNÉRAL.

Et je déshonorerai dans son cœur la mémoire de sa mère.

MARTHE.

Mais c'est abominable !...

LE GÉNÉRAL.

Voilà ce que c'est qu'une faute, mon enfant, une chose dont on rit quand on a vingt ans ; c'est ce qu'on appelle une bonne fortune, une aventure de jeunesse : c'est la mort, le déshonneur, le parricide. Cela ne m'empêche pas d'être estimé... d'aimer et de vouloir être aimé. Eh bien, voulez-vous savoir ce que je pense de moi ?... Je suis un misérable. J'ai causé la mort d'une femme et il faut encore que je tue son mari, à qui j'ai volé son bonheur !... Il faut que je le tue,

parce qu'il m'a jeté au visage le mot que ma conscience me crie, et, si je le tue, j'oublierai peut-être ce meurtre comme le reste. Quels sont donc les monstres effroyables dont l'homme est sorti!... Si je me faisais sauter la cervelle, ce serait bien plus simple!

MARTHE.

Oh! taisez-vous!

LE GÉNÉRAL.

Songez-y bien... vous n'avez qu'à me dire ou à m'écrire que vous ne voulez pas partager ma vie... je me laisse tuer par cet homme... ou je me tue... Heureusement, je ne crains pas la mort...

MARTHE.

Vivez.

LE GÉNÉRAL.

Et maintenant, que la justice divine décide.

PAUL, rentrant.

Mon père a refusé de me recevoir, il était enfermé avec M. Saint-Élix et m'a fait dire de l'attendre ici auprès de mademoiselle Marthe, à qui il désire parler.

MARTHE, à part.

Est-ce un secours que le ciel nous envoie?... (Au général.) Éloignez-vous, mon ami, je vous rejoins tout de suite.

POMPIGNAC, à Paul.

Voici ton père. (Au général.) Laisse-nous, toi... Ah! tu pourras te vanter de m'avoir donné de l'occupation dans ta vie d'éternel jeune homme... Va... va... je t'appellerai quand il faudra. (Le général sort. — A Marthe.) Je suis là... Commencez... Si vous ne réussissez pas... nous passerons aux grands moyens... (Dornan est entré pendant ce temps-là.)

SCÈNE VII.

POMPIGNAC, MARTHE, PAUL, DORNAN.

DORNAN, à Paul.

Vous êtes venu ici malgré ma défense !

PAUL.

Oui, je voulais... mon père...

DORNAN.

Ne m'appelez pas *mon père*... appelez-moi *monsieur*,... comme je le fais quand je vous parle... Il n'y a de commun entre nous que le nom... nous sommes étrangers l'un à l'autre...

PAUL.

Vous me brisez le cœur.

DORNAN.

Je vais cependant vous rendre heureux... Je suis en danger de mort...

PAUL.

Vous!

POMPIGNAC, à part.

Il joue notre jeu... Bravo!...

PAUL, effrayé.

Comment cela ?

DORNAN.

Je vais me battre dans quelques instants.

PAUL.

Vous, mon père!... vous, monsieur!... et avec qui ?...

POMPIGNAC, bas, à Marthe qui a peur.

Il ne le nommera pas.

DORNAN.

Que vous importe?... Je me bats, voilà tout...

POMPIGNAC, bas, à Marthe.

Qu'est-ce que je disais?

DORNAN.

Si je vous fais part de cet incident, ce n'est ni pour que vous vous livriez à une sentimentalité de circonstance, puisque vous ne pouvez pas plus m'aimer que je ne vous aime, ni pour que vous mettiez obstacle à ce qui doit être, puisque je ne vous nomme pas mon adversaire; c'est, au contraire, pour vous donner la seule joie que, mort ou vivant, je puisse vous donner. Vous m'avez dit dernièrement que vous aimiez mademoiselle et que vous vous croyiez aimé d'elle. Je vous ai refusé mon consentement. Aujourd'hui, je vous le donne avec tout ce que je possède... Si je survis, je me suis assuré une retraite... Si je suis tué, je n'ai plus besoin de rien. (A lui-même.) Et, en tout cas, je serai vengé, d'un côté du moins!...

MARTHE.

Oh! monsieur, vous êtes cruel!...

DORNAN.

Vous acceptez, mademoiselle?...

MARTHE, défaillante.

Je refuse!

DORNAN, bas.

Vous n'aimez donc pas mon fils?...

MARTHE, tout bas et suppliante.

Oh! oui, appelez-le votre fils...

DORNAN, de même.

Vous ne l'aimez donc pas... lui?

MARTHE, bas.

Si; mais mon consentement serait la mort de M. de Fronteville... Il me l'a dit là... il n'y a qu'un moment.

POMPIGNAC, écoutant.

Ça se rembrouille...

DORNAN.

Alors, vous ferez comme toutes les femmes, vous épouserez l'un, et vous aimerez l'autre. Vous mentirez, vous trahirez, vous donnerez le jour à des êtres maudits...

MARTHE, à Dornan, en se rapprochant de lui.

Faut-il que vous ayez été malheureux, monsieur, pour prendre ainsi plaisir à torturer ceux qui ne vous ont rien fait... car je ne vous ai rien fait, moi!... Si j'avais pu être la femme de votre fils, oui, de votre fils, je ne peux pas, je ne dois pas l'appeler autrement, je n'aurais eu d'autres soins que de vous rendre la vie aussi heureuse que possible. Cela m'est défendu. Je suis forcée de renoncer à lui, parce que, moi, je n'ai pas le droit de tuer un homme que vous avez le droit de haïr... et, si je l'avais, je n'en userais pas. C'est grave, monsieur, même au nom de son honneur blessé et de son bonheur perdu, c'est bien grave de donner la mort! Sait-on comment on vivra ensuite avec sa conscience? Votre conscience, direz-vous, ne peut vous reprocher la mort d'un coupable? Soit! Mais votre fils, que vous avez éloigné de vous depuis vingt ans,... est-il coupable, lui?... Mais, moi, dont vous voulez faire votre complice et dont vous brisez volontairement la vie, moi... pourquoi me condamnez-vous?... Vingt ans de représailles sur un innocent ne vous ont pas assouvi... vingt ans de chagrin ne vous ont pas appris les joies du pardon... Le pardon... le plus grand effort que l'homme puisse accomplir, le seul qui le fasse semblable à Dieu!... (Se laissant aller sur ses genoux.) Moi qui, de ma vie, n'ai rien eu à me reprocher... moi que vous ne pouvez détester et que vous

condamnez cependant à mourir, je vous comprends, monsieur, je vous plains et je vous pardonne.

POMPIGNAC, voyant que Dornan est ému, bas.

Il y a une brèche, nous passerons.

DORNAN, ému, mais se dominant peu à peu.

Je n'étais pas méchant, mademoiselle ; ce n'est pas ma faute si on m'a forcé de le devenir. Vous avez dit ce que vous deviez dire ; je fais, moi, ce que je dois faire... (A Saint-Élix qui paraît.) C'est l'heure?...

SAINT-ÉLIX.

Oui, monsieur...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, puis SAINT-ÉLIX et LE GÉNÉRAL.

POMPIGNAC, à lui-même.

Alors, en avant le dernier moyen, puisque nous n'avons plus le choix. (Ouvrant la porte de la chambre où est le général, à haute voix.) Général, viens! c'est l'heure aussi pour toi...

PAUL, courant au général qui entre.

Monsieur, vous êtes le second témoin de mon père... dites-moi avec qui il se bat.

POMPIGNAC, haut.

Le général n'est pas le témoin de M. Dornan... c'est son adversaire...(A part.) Allez, maintenant, et que le cœur humain fasse le reste ! (Émotion générale.)

PAUL.

Vous, général, c'est contre vous?...

LE GÉNÉRAL.

Oui...

PAUL.

A propos de quoi?...

DORNAN.

A propos de vous, monsieur...

PAUL, au général.

Vous le comprenez, général, du moment que je suis cause de cette querelle, c'est moi que cette querelle regarde...

POMPIGNAC, à part.

Très-bien...

DORNAN.

Malheureusement, le général ne peut se battre avec vous, monsieur.

PAUL.

Parce que?...

DORNAN.

Parce qu'il est...

MARTHE, lui prenant la main et tout bas.

Grâce pour celle qui est morte...

DORNAN.

Parce qu'il est trop engagé avec moi.

PAUL, se contenant à peine.

Mais songez que je puis vous faire une de ces insultes...

MARTHE, bas, à Dornan.

Comme il vous aime!...

PAUL, au général.

Je ne veux pas oublier trop vite le service que j'ai reçu de vous...

LE GÉNÉRAL.

Je vous ai dégagé.

PAUL.

Mais jurez-moi que ce duel n'aura pas lieu... ou, devant tout le monde...

POMPIGNAC, *à haute voix, à Paul.*

Prends garde! Es-tu bien sûr de ne pas chercher querelle au général parce qu'il épouse la femme que tu aimes? (*A part.*) Allons donc!...

LE GÉNÉRAL, *troublé.*

C'était donc vous?...

POMPIGNAC.

Tu ne le savais pas?

LE GÉNÉRAL, *à Marthe.*

Pourquoi ne pas me l'avoir nommé tout à l'heure?... Vous l'aimez donc aussi?... (*A Dornan.*) Monsieur! Je suis à vos ordres.

PAUL.

Vous ne sortirez pas.

LE GÉNÉRAL.

Ah! on m'en demande trop à la fin. La patience a ses limites... Assez, jeune homme!... Il y a entre M. Dornan et moi un secret qui a provoqué, de sa part, une insulte grave. Je puis me battre avec lui. Je ne veux, ne dois, ni ne puis me battre avec vous, quoi que vous fassiez. Insultez-moi donc si bon vous semble; mais alors je n'aurai qu'un mot à dire pour que vous me demandiez pardon!... Et ce mot, je le dirai. M. Dornan, en permettant cette insulte, qui est sans doute une de ses vengeances, m'aura dégagé envers les morts... et chacun ici reprendra ses droits.

PAUL, *à part et s'éclairant peu à peu.*

Un secret... une vengeance!... Et cette aversion qui pèse sur moi depuis la mort de ma mère... et ce duel sans merci

avec vous... impossible avec moi! (Prenant sa tête dans ses mains.) Mon Dieu!... (Poussant un grand cri.) Ah! je comprends, vous êtes... (Il marche vers le général instinctivement; puis il se retourne brusquement vers Dornan et se jette à son cou.) Ah! mon père! comme tu as dû souffrir!... (Il tombe à ses pieds et lui baise les mains.)

DORNAN, ému.

Paul!

POMPIGNAC, à part.

Ça y est!... (Montrant Dornan.) On dira ce qu'on voudra... voilà le père!... (A Saint-Élix.) Va délivrer madame Lombard, il n'y a plus rien à craindre.

MARTHE, embrassant Dornan.

Pleurez, monsieur... cela fait tant de bien...

DORNAN, pleurant malgré lui.

Et j'en ai tant besoin.

LE GÉNÉRAL, s'approchant de Paul qui s'est relevé.

Je ne suis pas celui que vous pensez, je ne suis que le frère de celui à qui M. Dornan croit, à tort, avoir le droit de reprocher le malheur de toute sa vie. Il y a dix ans que mon frère n'est plus. Votre père, en apprenant ce que j'aurais voulu qu'il ignorât toujours, votre père a si gravement insulté mon frère et moi, qu'une rencontre eût été inévitable, si, avec cet instinct sublime du cœur, vous ne nous aviez désarmés tous les deux... Merci, monsieur. (Bas à Dornan, qui a entendu.) Vous avez soixante ans, monsieur (S'assurant que Paul ne peut l'entendre.) J'en ai près de cinquante. A notre âge, on ne doit plus avoir de haine; on regarde déjà de l'autre côté de la vie. Sacrifions-nous. Il y a un enfant; c'est tout ce que nous devons nous rappeler. Nous avons tous assez souffert pour qu'il soit heureux! C'est vous que son cœur a élu! Il ne saura jamais la vérité... Il sera l'époux de celle qu'il aime et il ne me reverra plus. (Résolûment et dignement.) Vous êtes un honnête homme que j'ai offensé, je vous demande pardon.

DORNAN, avec un grand effort, et sans regarder le général.

Oublions.

LE GÉNÉRAL, à Marthe.

Mademoiselle, je vous rends votre parole... épousez l'homme que vous aimez...

MARTHE.

Oh ! monsieur !

HERSILIE, qui est entrée, à Marthe.

Qu'est-ce qui se passe?... Tout le monde a l'air ému.

MARTHE, l'embrassent.

Elle n'a rien vu et ne s'est doutée de rien.

POMPIGNAC, à Saint-Élix.

Et madame Lombard, où est-elle donc ?

SAINT-ÉLIX.

Elle a dit qu'elle ne voulait pas descendre, parce que, si ça ne s'arrangeait pas, vous diriez que c'est sa faute.

LE GÉNÉRAL, à Pompignac.

Es-tu content?...

POMPIGNAC.

Oui !... Mais que te restera-t-il ?

LE GÉNÉRAL, avec un soupir.

La guerre !...

FIN.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [683]

Jalin, Alphonse de
Le filleul de Pompignac